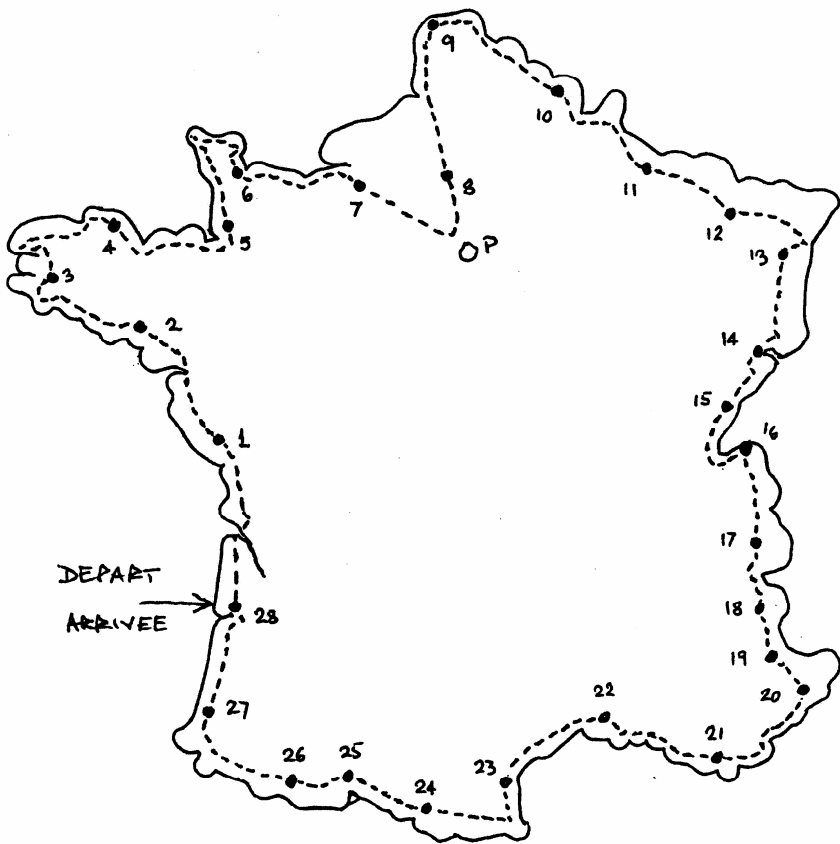


**2.000.000 de Coups de Pédale
ou
Le Tour de la France à Vélo**

Juin et Septembre 1985

Philippe Meyer



Préface

Je dédie ce récit à tous ceux qui m'ont aidé à réaliser cette aventure :

- Tout d'abord mon épouse, Nicole, qui a consenti à ce que je m'absente un mois entier à vadrouiller pour mon plaisir, et à la dépense que cela impliquait;
- André Gilet, mon compagnon de route, qui a partagé mes joies et mes vicissitudes;
- Claude Jarrige, de Pont du Casse, près d'Agen, qui m'a fabriqué un vélo juste comme je le voulais;
- Jean Carde, de Dol de Bretagne,
Bernard et Christiane Huchin, de Boulogne,
Michel, mon frère, et Simone, son épouse, de Thonon les Bains,
Marcel, Norma, Alain et Huguette Derenne, de Gattières,
pour l'hospitalité chaleureuse avec laquelle ils nous ont tous accueillis au cours de ce Tour ;
- Mes collègues de Club et de Bureau qui suivaient notre route sur la carte de France épinglée au mur dans mon bureau et qui téléphonaient chaque jour à ma femme pour savoir où nous en étions;
- Michel Grand et Jean Tordo, qui ont fait le Tour de France avant moi et m'ont convaincu que ce n'était pas si dur que cela;
- L'U.S.Métro qui patronne cette aventure et vous permet d'acheter une belle médaille souvenir si vous terminez dans les temps;

et à tous les cyclos qui rêvent de faire la Grande Boucle mais n'osent pas, croyant (à tort) que c'est au-dessus de leur forces.

Philippe Meyer.



Les deux complices à Dol-de-Bretagne

(Photo : Jean Carde)

Sommaire

Prologue	7
Lettre ouverte aux Epouses de Futurs Participants au Tour de France.....	9
Première Partie	11
Samedi 1 Juin : d’Andernos à Champagné les Marais (208 km)	11
Dimanche 2 Juin : de Champagné à Vannes (239 km).....	12
Lundi 3 Juin : de Vannes à Châteaulin (193 km).....	14
Mardi 4 Juin : de Châteaulin à St Quay Portrieux (207 km)	15
Mercredi 5 Juin : de St Quay Portrieux à Gavray (187 km).....	16
Jeudi 6 Juin : de Gavray à Carentan (205 km)	18
Vendredi 7 Juin : de Carentan à Bourg Achard (196 km).....	20
Samedi 8 Juin : de Bourg Achard à Beauvais (179 km).....	22
Dimanche 9 Juin : de Beauvais à Boulogne (176 km)	23
Lundi 10 Juin : de Boulogne à St Amand les Eaux (195 km)	25
Mardi 11 Juin : de St Amand les Eaux à Carignan (187 km).....	28
Mercredi 12 Juin : de Carignan à Sarrebourg (208 km)	28
Jeudi 13 Juin : de Sarrebourg au Bonhomme (151 km)	30
Entracte	33
Vendredi 14 Juin : le Bonhomme.....	33
Samedi 31 Août : de Strasbourg à Lutzelbourg (155 km).....	34
Dimanche 1 Septembre : de Lutzelbourg à Neuf Brisach (177 km).....	35
Lundi 2 Septembre : de Neuf Brisach à Roppe (168 km)	37
Mardi 3 Septembre : de Roppe à Delle (141 km).....	39
Deuxième Partie	41
Mercredi 4 Septembre : de Delle à Mouthe (164 km).....	41
Jeudi 5 Septembre : de Mouthe à Thonon les Bains (137 km).....	42
Vendredi 6 Septembre : de Thonon à Celliers (156 km).....	44
Samedi 7 Septembre : de Celliers à Briançon (127 km).....	45
Dimanche 8 Septembre : de Briançon à Jausiers (123 km).....	48
Lundi 9 Septembre : de Jausiers à Gattières (129 km).....	51
Mardi 10 Septembre : de Gattières à Toulon (182 km).....	53
Mercredi 11 Septembre : de Toulon au Paty (175 km)	54
Jeudi 12 Septembre : du Paty aux Cabanes de Fitou (195 km)	57

Vendredi 13 Septembre : des Cabanes à Enveitg (131 km)	58
Samedi 14 Septembre : d'Enveitg à Argein (149 km)	60
Dimanche 15 Septembre : d'Argein à Arreau (92 km)	62
Lundi 16 Septembre : d'Arreau à Laruns (127 km)	63
Mardi 17 Septembre : de Laruns à Tarnos (167 km)	65
Mercredi 18 Septembre : de Tarnos à Andernos (165 km)	66
Epilogue	69
Un an après	70
Annexe A. Statistiques	71
Annexe B. Renseignements Techniques	73
Le Vélo	73
Les Bagages	73
Sur le Porte-Bagages Arrière	74
Combien ça Coûte	74
Annexe C. Conseils, Trucs et Astuces	75
Le Premier Conseil	75
Le Deuxième Conseil	75
Trucs et Astuces de Voyage	76

Prologue

Tour de France -- Phrase magique qui évoque dans le public une caravane multicolore, des héros, des "géants de la route", des exploits, de la publicité, des défaillances aussi, des accidents graves, la presse, la télé, des voitures suiveuses, etc, etc.

Tour de France -- Phrase magique qui germe un jour ou l'autre dans l'esprit du cyclo qui regarde une carte de France, qui grandit, qui mûrit, et qui un jour se matérialisera si les trois obstacles majeurs sont contournés ou franchis : le temps (un mois de congé), l'argent (ça coûte cher et ça ne rapporte pas gros), le conjoint.

Depuis longtemps j'entendais parler du Tour de France Randonneur, mais cela ne me disait rien : pédaler comme un forcené des jours entiers de suite relevait plutôt du bain que du plaisir cyclotouriste. Cependant, sur le mur de mon bureau (à la maison) il y a depuis 1980, date à laquelle je me suis mis en tête de faire le Brevet des Provinces Françaises, une carte Michelin 989 de la France avec tous les BPF¹ soigneusement indiqués dessus. Chaque BPF est signalé par un rond noir, que je remplis de rouge le jour où je l'ai fait, et depuis 1980 plus de la moitié de la France a attrapé une bonne rougeole !

Un de mes amis du Club Indépendant Bordelais m'a dit qu'il a fêté la première année de sa retraite en faisant le tour de la France à vélo, en cyclocamping, ce qui lui a pris un peu plus de deux mois. La retraite approchant, enfin n'étant plus tellement loin, j'ai regardé la fameuse carte, et je me suis dit "Héhé.. pourquoi pas en faire autant ?" et aussitôt après, "Tiens, je me demande par où passe le TDFR ?" J'écrivai donc en Juin dernier (1984) au responsable du TDFR, mais je n'eus sa réponse avec le parcours que bien après mes vacances, en Octobre.

Voyons voir : 4.800 km en 30 jours ça fait 160 km par jour, or il m'arrive souvent de faire 150 km le samedi, suivi d'autant sinon plus le dimanche (pas tous les week-ends, rassurez-vous, je passe quand même un petit peu de temps en famille) sans ressentir la moindre fatigue le lundi. Cela ne doit donc pas être si difficile que ça le TDFR ? Surtout si l'on couche à l'hôtel au lieu de camper. Et puis je connais déjà tous les cols du parcours comme ma poche. Et alors l'idée a germé, a germé, au point qu'en Février, les trois obstacles étaient surmontés et j'envoyai mon engagement.

Alors commencèrent les plans et les préparatifs : d'abord l'achat des 22 cartes Michelin couvrant les contours de la France, pour étudier le parcours en détail et marquer le chemin choisi au surligneur. Si les contrôles sont obligatoires, le chemin les reliant ne l'est pas, et avec quelques détours n'ajoutant pas 50 km au parcours total, c'est 40 BPF de plus que j'ajouterai à ma collection. (Il y en aurait beaucoup plus si je n'avais pas déjà glané tous ceux du sud entre le Mont Saint Michel et St Etienne de Tinée.)

¹ En jargon cyclotouriste, un BPF = un des lieux de contrôle du Brevet des Provinces Françaises ; il y en a 6 par département, soit 540 en tout dans toute la France.

Ensuite le choix du vélo (j'en ai trois !).

Tout astrologue, s'il connaît bien ses signes du Zodiaque, vous confirmera que les Vierges ont un mal fou à se décider.

Ensuite que prendre avec soi, et combien cela pèse-t-il ?

Finalement j'optai pour un grand sac de guidon (28x18cm de base sur 32cm de haut) avec toutes sortes de poches extérieures pour différents articles, que je me confectionnai moi-même avec de la bâche de store et au moyen de la Singer maison, un tel article étant introuvable dans le commerce.

Le sac rempli des affaires sélectionnées pèse 6,2 Kg, auxquels il faut ajouter les 600g du poncho et du coupe-vent en Goretex fixés au porte-bagages arrière. C'est peu diront ceux qui pensent à quatre semaines de voyage ; c'est beaucoup diront ceux qui pensent aux cols à gravir, mais c'est bien ce qu'il me faut, ayant fait une randonnée de 8 jours en Normandie mi-mai pour tester à la fois le matériel, les bagages, les jambes, et le derrière, tout en ajoutant 37 autres BPF à ma collection.

Restait un point majeur : partir seul ou avec un compagnon ?

Trouver un compagnon pour une randonnée de ce genre n'est pas facile (date, lieu de départ, disponibilité, compatibilité d'humeur, âge, manière de rouler), je n'y songeais donc pas et pensais partir seul.

Mais en m'envoyant ma carte de route, le responsable de l'US Métro m'indiquait qu'un certain André Gilet de La Teste (près d'Arcachon) comptait partir le même jour (1 Juin) du même endroit (Andernos) dans le même sens (vers le Nord) pour le faire dans le même temps (30 jours).

L'adresse étant jointe, je téléphonai aussitôt à ce dernier, le rencontrai deux jours plus tard, et comme nous avons l'air de nous entendre (il est de 4 ans mon aîné et diagonaliste confirmé), nous avons décidé de partir ensemble.

Alea jacta est : le départ a lieu demain matin à 6h !

Léognan, 31 Mai 1985.

Lettre Ouverte aux Epouses de Futurs Participants au Tour de France

Puis-je vous faire part, Mesdames, de mon humble expérience ? J'ai vécu la préparation de nombreux projets : diagonale, RCP, BRA, brevets et ascensions en tous genres, mais la préparation d'un Tour de France Randonneur n'a rien de comparable ; c'est une expérience unique, basée sur ces deux commandements :

*De rien ne t'étonneras,
De patience tu t'armeras.*

C'est d'abord la salle de bains qui semble le siège de curieux phénomènes : le tube de dentifrice disparaît mystérieusement. Après enquête, vous apprendrez qu'il avait atteint le poids idéal pour le Tour de France. Le savon subira le même sort.

La cuisine ensuite est envahie d'objets hétéroclites. Savez-vous pourquoi? La présence de la Terraillon 2000 : tout est pesé depuis les sous-vêtements jusqu'à la cape de pluie, sans oublier les chaussettes, le nécessaire à chaussures, l'appareil photo, etc... Bref, tout le contenu de la sacoche, sans erreur possible, car l'addition se fait à la calculatrice. Ne prévoyez donc aucune recette nécessitant l'usage de votre balance. Profitez-en pour vous simplifier la vie et servez du jambon : votre cycliste ne s'en apercevra même pas.

J'allais oublier ; dès que votre mari vous parlera du Tour de France, commencez à mettre de côté des petits récipients en plastique, légers et jetables. Il pourra choisir, le moment venu, le flacon idéal pour transporter sa lessive. (Chez nous, le meilleur choix fut Dan'up.)

Acceptez de vous rendre à la Maison de la Presse en quête de cartes Michelin détaillées du Pas de Calais ou de la Meurthe et Moselle, même si vous habitez la Gironde ou les Bouches du Rhône. Si le libraire ne les a pas en stock, il vous demandera d'un petit air goguenard "Etes-vous sûre des numéros ?" tout en pensant "Mais que va-t-elle donc faire dans ces départements ?"

Il faut admettre que la préparation d'un Tour de France sera le centre de votre vie pendant quelques semaines. Alors que vous engagez une conversation très sérieuse sur la situation politique actuelle ou le déficit de la Sécurité Sociale, on vous répond "Combien faut-il de lessive pour laver une paire de chaussettes ?" La première fois cela surprend. Ce n'est plus vraiment votre mari qui est à vos côtés, c'est son ombre. Le vrai est déjà sur son vélo, partant aux aurores, luttant contre les éléments, gravissant un col. C'est un peu frustrant, mais on s'y fait.

Un jour vous trouverez votre mari si soucieux que vous voulez connaître la source de ses ennuis. Je vous le donne en mille : "Comment se protéger les pieds de la pluie : prendre les bottes légères ou des sacs en plastique et des élastiques ?" Cruel dilemme ! Réprimez

un sourire et surtout ne dites pas "C'est tout ?" Pour lui c'est un grand problème : l'idée fixe du poids des bagages.

Si en traversant le bureau vous voyez une silhouette en contemplation, que dis-je, en méditation devant le tracé du Tour de France sur la carte punaisée au mur, accrochez à la porte le panneau "Do not disturb" et éclipez-vous discrètement. Il ne faut jamais réveiller les somnambules ; nul ne connaît leurs réactions.

Je passe rapidement sur la dernière nuit, très courte, car le départ ne se fera sans doute pas de votre ville. Peut-être vous faudra-t-il, par un itinéraire inconnu, conduire votre cycliste à cinq heures du matin.

Au départ, n'oubliez pas d'embrasser votre époux, car lui n'y pensera pas, trop occupé à ranger sa précieuse carte tamponnée. Ne prenez pas cela pour de l'indifférence : il vous aime puisque vous l'avez laissé partir un mois tout entier. Dernier signe de la main. Ouf, on va pouvoir penser à autre chose.

Détrompez-vous ; tous les soirs, après le petit coup de téléphone, vous irez vous aussi contempler la carte de France dans le bureau pour suivre le parcours. Tous les jours vos voisins et les collègues de travail s'enquerront de la condition physique et de l'avance de votre "fada", pardon, "fana" de la bicyclette ; jusqu'au pharmacien, consulté pour une pommade miracle, qui vous lancera à la volée, devant plusieurs clients "Alors, Madame, comment vont les fesses de votre mari ? Très bien merci !"

Un Tour de France est envahissant avant, pendant, et après. Surtout, une fois terminé, ne vous croyez pas délivrées de ce Tour de France. On peut le faire une autre année, à une autre saison, dans l'autre sens, histoire de voir si les côtes sont aussi dures à l'envers !

Nicole Meyer.

Première Partie

Samedi 1 Juin : d'Andernos à Champagné les Marais (208 km)

J'ai rendez-vous à 5h50 avec André Gilet, mon coéquipier de La Teste, devant chez Gérard Cazau à Andernos, ce dernier devant pointer notre départ.

Averses orageuses en voiture sur le chemin d'Andernos, ciel lourd, et il fait déjà 21° à 5h30 du matin — début peu prometteur !

Je retrouve André au lieu dit, mais point de Cazau ! Celui-ci aimant son sommeil, il nous a laissé le cachet et un tampon encreur dans sa boîte aux lettres afin que nous puissions tamponner nous-mêmes nos cartes — entre gens bien élevés, la confiance règne, n'est-ce-pas ?

Le jour se lève, nous confions les cartes à poster à nos épouses, et nous voilà partis (Ce n'est que deux mois plus tard que j'apprendrai que dans notre énervement nous avons complètement oublié d'embrasser nos épouses avant de partir !).

Bonne route jusqu'à Soulac avec un arrêt à Hourtin pour un café croissant. André et moi avons eu le temps de faire un peu plus connaissance et de voir que sur le plat, au moins, nous roulions au même train. Du côté de Vendays nous avons croisé trois cyclos du CT Angoumoisin et tous les cinq nous avons remarqué qu'on avait les mêmes plaques de cadre, d'où demi-tour, arrêt, présentations, et nous apprenons qu'ils sont partis le matin même de La Rochelle pour faire le tour en sens contraire. Nous nous souhaitons bonne route et au revoir du côté de Strasbourg ! Je ne les envie pas, car ils vont avoir à affronter les Pyrénées et les Alpes en début de Juin et je doute que tous les cols soient ouverts !

De Soulac au Verdon nous empruntons la piste cyclable, créée par les Allemands du temps du Mur de l'Atlantique. Serpente dans les dunes et les pins, elle est fort agréable, bien que plutôt étroite. A un moment elle longe une voie de chemin de fer qui n'a pas servi depuis quelques temps : des pins de 10m et plus poussent entre ses rails !

Nous arrivons au Verdon à 11h alors que le bac n'est qu'à 12h30 ; nous prenons donc un demi et en profitons pour écrire quelques cartes postales à nos amis. Ensuite pique-nique sur le ferry, en



Sur la piste cyclable entre Soulac et le Verdon

compagnie d'un cyclo-campeur anglais sur un mountain-bike Peugeot, qui vient de Santander et se dirige sur Roscoff.

Jusqu'à présent il n'a pas plu et à partir de Royan nous affrontons un violent vent de NE, donc de travers au mieux et de face au pire. Grenouilles et hérons dans les marais. André remarque que les grenouilles de Charente n'ont pas le même accent que celles du bassin d'Arcachon (il en dira autant de celles du Marais de la Brière plus tard).

Pause pour panaché à Rochefort, puis visite du vieux port de La Rochelle flanqué de ses fameuses tours ; je les avais vues tant de fois en photo que je voulais les voir pour de vrai. Là je commande thé et pâtisserie dans un salon de thé, mais rien n'étant arrivé un quart d'heure plus tard, je me lève furax et nous reprenons notre chemin, éprouvant quelques difficultés à trouver notre route pour sortir de La Rochelle vers Luçon.

En soirée le vent se calme un peu et vers 19h nous commençons à chercher un hôtel. On nous en indique un à Champagné les Marais ; il a l'air simple mais sympathique. Douche, bon dîner avec une demie de Brouilly, et nous montons nous coucher tout heureux, la patronne ayant aimablement consenti à se lever pour nous servir un petit déjeuner à 5h30 le lendemain matin. Il y a bien quelques jeunes autour des flippers et du juke-box dans le bar, mais tout ce monde devrait avoir disparu après 22h30. Je consigne quelques notes dans mon carnet de bord et me tournant sur ma bonne oreille (je suis quasiment sourd de l'autre) je sombre heureux dans les bras de Morphée.

Dimanche 2 Juin : de Champagné à Vannes (239 km)

Trois heures et demie du matin: je me retourne dans mon sommeil et j'entends du bruit. En effet, ça braille en bas et le pauvre André, qui ne bénéficie pas de ma demi-surdité, m'avoue qu'il n'a pas pu fermer l'oeil encore. Il est vrai que si les fenêtres bénéficient d'un double vitrage (pour isoler du bruit d'une circulation nocturne inexistante ?) il n'en est pas de même du plancher, et notre chambre est juste au-dessus du bar.

Ce ne sont pas les jeunes d'hier soir, mais un groupe d'adultes arrivés plus tard, avec accordéon s'il vous plaît, et qui maintenant, avinés, ont de grandes discussions métaphysiques, chacun voulant imposer son point de vue en criant plus fort que les autres, sans se soucier du sommeil des clients de l'hôtel.

Je regarde dehors: la nuit est calme, le vent est tombé et il y a un magnifique clair de lune. Si la patronne n'est pas encore couchée, il serait injuste de lui imposer en plus de se lever à 5h30. Je propose à André de s'habiller et de déjeuner maintenant, quitte à faire la sieste plus tard dans la journée.

Imaginez la surprise des patrons, et des hôtes bruyants, de nous voir descendre à 3h30 en demandant à déjeuner. En fait la patronne est désolée que nous n'ayons pas pu dormir, mais comment se débarrasser de tels clients dans une bourgade isolée ? Donc après un bon petit déjeuner, nous voici en route à 4h du matin.

Evidemment il n'y a rien d'ouvert à Talmont St Hilaire à 6h30 pour que nous puissions pointer notre carnet de route, mais l'US Métro a prévu de telles éventualités en nous fournissant quelques cartes supplémentaires à poster pour prouver notre passage.

La Mothe Achard, 8h. Il commence à faire faim, mais si nous trouvons un boulanger d'ouvert, il n'en est pas de même des cafés. C'est donc l'eau de nos bidons qui servira à arroser nos petits pains au chocolat. Ce n'est qu'à Challans, à 9h45, que nous trouverons un café d'ouvert, à côté d'une pâtisserie d'ailleurs, ou d'appétissantes petites tartelettes aux fraises et à la crème chantilly me font de l'oeil - vous devinez la suite ! (N'est-ce pas Oscar Wilde qui a dit que la meilleure façon de se débarrasser d'une tentation était d'y céder ?).

La chaleur est de plus en plus accablante et à Bourgneuf en Retz nous prenons un demi après avoir fait quelques emplettes pour le pique-nique. Ce dernier sera pris sur le port de Pornic, sur un banc à l'ombre des arbres, après avoir demandé aux dames du Syndicat d'Initiatives de nous prendre en photo. Quant à la sieste, elle sera faite en vélo sur la route du pont de Saint Nazaire.

André est impressionné par la pente apparente du pont, alors que le sommet ne doit guère être à plus de 60m d'altitude, mais il s'agit sans doute d'un effet de perspective, comme lorsqu'on utilise des jumelles ou un téléobjectif. Par contre, le vent de travers au sommet est réel, lui, et fort à écorner des boeufs. Une rafale soudaine ouvre ma sacoche de guidon, s'empare de ma serviette éponge, et avant que je puisse dire ouf, la propulse par-dessus le parapet. Pauvre de moi, que vais-je devenir sans ma serviette, moi qui transpire comme un boeuf (écorné ?).

La descente du pont est encore plus impressionnante que la montée, à cause de ce sacré vent de travers. En effet, chaque câble de suspension agit comme un coupe-vent, ce qui nous fait slalomer involontairement, à tel point que c'est tout juste si André ne descend pas le dernier kilomètre à pied. Enfin nous revoilà sur terre ferme et à l'abri relatif de ce vent désarçonnant.

Nous traversons le marais de la Brière au chant des grenouilles (bretonnes cette fois, qui se reconnaissent parce qu'elles font "Croach") et, pour traverser la Vilaine, prenons la route du barrage d'Arzal plutôt que le pont de la Roche Bernard, ceci afin d'éviter jusqu'à Muzillac au moins la voie rapide Nantes-Quimper. De Muzillac à Vannes, notre étape pour ce soir, enfin nous aurons un vent portant.

Nous trouvons un hôtel raisonnable près de la gare, mais sans restaurant. La jeune réceptionniste nous recommande un self en face de la préfecture, ce qui me permettra pour la première fois, moi qui suis passé à Vannes de nombreuses fois, de visiter à pied la vieille ville, ses maisons à colombages et ses remparts.

La journée ayant été très longue, nous nous permettons une grasse matinée relative demain matin en prenant le petit déjeuner à l'hôtel, qui n'est servi, paraît-il qu'à partir de 7h30. Bonne nuit !



Le pique-nique sur le banc à Pornic

Lundi 3 Juin : de Vannes à Châteaulin (193 km)

Ce matin le ciel est couvert et orageux, ce qui nous vaut une bonne averse 15 minutes après notre départ, puis des gouttes éparses jusqu'à Landevant. Nous passons par Ste Anne d'Auray pour éviter la grande route, ce qui nous permet d'admirer la basilique et le parc alentour. Il n'y a pas un chat à cette heure matinale et je me plais à imaginer la foule au moment du pardon annuel le 15 août.

A Hennebont je poste un premier colis à la maison d'articles qui ne me serviront plus (cartes Michelin), ou dont je ne me suis pas servi jusque maintenant et dont je ne vois plus l'utilité (blouson de survêtement et transistor) ; autant s'alléger, n'est-ce-pas ? Que ces cartons jaunes fournis par les PTT sont commodes dans ces cas-là ! La postière, très serviable, me choisit de beaux timbres qui s'ajouteront à ma collection.

Le soleil réapparaît après Hennebont ; la route est une longue succession de bosses et une pause café s'impose à Quimperlé avant d'attaquer la rude côte pour en sortir.

Peu avant Concarneau nous trouvons un excellent restaurant Routier dont nous profitons. Notre voisin de table, un jeune de la région, est un cyclo et a de la famille qui a fait le Tour de France ; le déjeuner se passe donc en conversation sur le TDF et le vélo, et au dessert il nous paye le café et nous souhaite bonne route pour notre aventure.

Photos sur le pont de Concarneau, puis sur celui enjambant l'anse de Bénodet. Bien que ce dernier soit gratuit pour les cyclistes, André ne remarque pas la petite sortie spéciale derrière le poste de péage et se présente au guichet, ne comprenant pas les grands signes de dénégation du préposé. Pause ensuite à Pont l'Abbé pour expédier un panaché et des cartes postales (pas dans le même trou !), et nous virons au nord pour Douarnenez.

La déviation de Douarnenez est toujours aussi bosselée : une onde porteuse de 1 Km modulée à 20 cm (c'est-à-dire des côtes et une route en mauvais état), mais quel régal pour la vue quand on débouche en haut d'une falaise dominant la baie par un beau soleil de fin d'après-midi ! La tenancière d'un café qui arrosait ses fleurs a daigné être aussi généreuse pour des cyclistes et nous a gentiment rempli nos bidons sans que nous consommions autre chose. Ainsi, par une belle soirée ensoleillée, nous avons pu visiter Locronan, une des nombreuses perles en granit de la Bretagne. Zut ! ma roue arrière est à plat au moment de repartir : c'est une vieille rustine qui s'est décollée. Je mets ma chambre neuve et il faudra penser à en acheter une autre demain.

Au Cast, nous admirons la belle scène de chasse en granit sur un tombeau devant l'église.

Une dernière côte bien ombragée, une longue et belle descente et nous voilà au bord de l'Aulne à Châteaulin, notre étape de



Le port de Concarneau vu du pont

ce soir. La douche de l'Hôtel des Voyageurs ne donne que de l'eau froide, mais l'accueil est bien sympathique : on pourra partir à 6h si on veut et au dîner les carafes d'eau se succèdent à notre table comme par enchantement sans que nous ayons à les demander, de même que les bouteilles de vin à une table de navigateurs britanniques déjà bien gais à l'autre bout de la salle. Et que ce plat de tripes au cognac était bon !

Mardi 4 Juin : de Châteaulin à St Quay Portrieux (207 km)

Pas de problème pour quitter l'hôtel à 6h du matin, mais les patrons étant toujours au lit, nos estomacs sont vides. Le ciel est gris et bas, et il bruine sur les hauteurs. Nous sommes dans le massif armoricain et les longues montées succèdent aux longues descentes.

Au Faou nous trouvons un hôtel d'ouvert et avalons un copieux petit déjeuner avant d'affronter le purgatoire : la voie rapide qui mène à Brest.

La circulation est intense, beaucoup de camions, et le seul moment agréable est la traversée du pont qui enjambe l'estuaire de l'Elorn, lequel offre une vue splendide sur la vallée de l'Elorn en amont et sur la rade de Brest en aval.

Dès le panneau "Brest" franchi, nous nous arrêtons au premier café trouvé pour faire tamponner nos cartes de route et boire un jus, pressés que nous sommes de quitter cette circulation qui nous assourdit pour retrouver le calme de la campagne.

Ayant fait demi-tour, plusieurs surprises agréables nous attendent : d'abord nous avons le vent dans le dos, ce qui ne nous était pas arrivé depuis le départ ; on avait oublié que ce pouvait être si agréable. Ensuite la RN12 est presque entièrement à nous, toute la circulation empruntant la voie express qui la double. Enfin la beauté calme et sereine des 20 Km remontant doucement la vallée de l'Elorn entre Landerneau et Landivisiau, un vrai petit paradis : de l'enrobé, de la verdure, le roucoulement de l'Elorn, et pas une voiture pour déranger notre contemplation.

A l'entrée de Landerneau j'avais vu une boutique annonçant "Tout pour le Vélo". J'y achetai la chambre à air de secours qui me manquait et le magasin avait vraiment l'air d'avoir tout ce qu'on pouvait vouloir, depuis le dernier cri pour la course (matériel ou vêtements) jusqu'à la modeste chambre de 650 qui me manquait et avec un "Bonne Route !" pour saluer notre départ.

Puis à Landivisiau, avisant un magasin soldant de tout, entre autres des montres à quartz au kilo (sic !), je remplaçai la serviette que le vent m'avait arrachée sur le pont de St Nazaire. Mon équipement était à nouveau complet et j'étais à nouveau paré pour toutes les éventualités.

A la sortie de Landivisiau tous les panneaux pour St Thégonnec nous menaient vers l'autoroute, ce que nous voulions à tout prix éviter, non seulement à cause du bruit mais aussi à cause de l'illégalité. En cherchant bien, en se fiant à mon intuition, et en la confirmant auprès d'un cyclo du coin rencontré en route, nous avons quand même réussi à trouver une série de petits chemins longeant plus ou moins l'autoroute sur les 12 km nous séparant de St Thégonnec, dont l'église et le calvaire justifient bien que cette localité ait été choisie comme l'un des BPF du Finistère.

Mais notre souvenir principal de St Thégonnec sera ce restaurant routier où le plantureux repas à 37F commença par un merveilleux potage, le premier qui nous ait

été servi depuis notre départ. Ah ! le potage !, ce nectar des cyclos deshydratés, cette potion magique qui vous redonne toutes vos forces ! C'est curieux comme ce plat fait partie de tous les repas dans certaines régions de France (comme notre Sud-ouest, par exemple) et pas du tout dans d'autres, sauf comme supplément à la carte.

Morlaix, Lannion, Tréguier, villes construites au fond des rias, précédées donc d'une belle descente et suivies naturellement d'une belle montée (à noter toutefois comme cet attribut de "belle" change de signification dans l'esprit du cycliste suivant le sens de la pente !) A Tréguier un passant remarque le petit rétroviseur fixé à mes lunettes et me dit que, cyclo à ses heures, il en cherche un vainement depuis des années. Qu'à cela ne tienne, je lui demande son adresse afin de lui en envoyer un plus tard (mon fils Alain me les fabrique sur demande) et il me tend sa carte : diable, c'est le directeur technique de la Précision Mécanique Labinal ! Il va falloir soigner la finition ! Il nous souhaite bonne route et nous continuons sur une route étroite, cahoteuse, et très fréquentée jusqu'à Paimpol et Plouha. Là j'ouvre les yeux pour voir éventuellement les Ets D. Salmon, mais comme tous les grands artisans du vélo, il doit être caché de la foule dans un coin connu seulement des initiés ; tant pis, il n'aura pas l'honneur de notre visite.

Après Plouha la route est redevenue calme et sereine et nous décidons de faire étape à St Quay Portrieux. Nous y avons tourné quelque peu avant d'y dénicher l'Hôtel de la Jetée (sans restaurant) sur le port, où de la fenêtre de notre chambre nous avons une vue splendide sur la baie de St Brieuc. Puis, ayant trouvé un petit restaurant pour dîner, nous nous sommes laissé tenter par un plat de moules marinières si excellent que nous avons redemandé du pain trois fois pour pouvoir saucer tout le court-bouillon !

Après le dîner nous faisons quelques pas sur le port, histoire de nous dégourdir les jambes ; cela peut paraître curieux, mais après toute une journée de vélo, j'éprouve toujours ce besoin de marcher, comme si mes jambes étaient engourdies par manque d'exercice ! Et cela nous permet aussi de trouver une cabine qui marche pour notre coup de téléphone quotidien à nos épouses, histoire de les rassurer que nous n'avons pas encore été écrasés et leur donner un aperçu de notre journée. C'est ainsi que j'apprendrai que nos amis et futurs hôtes de Dol, de Boulogne, et de Gattières ont téléphoné à la maison pour avoir des nouvelles de notre progression.

Allez, il se fait tard ! un dernier coup d'oeil de la fenêtre de notre chambre sur la mer d'huile et le crépuscule et nous sombrons dans un sommeil réparateur.

Mercredi 5 Juin : de St Quay à Gavray (187 km)

Lever à 5h, dès que l'aube commence à illuminer la baie et petit déjeuner dans notre chambre : yaourts, gateau de riz, pain brioché beurre, c'est-à-dire nos provisions, mais pas de boisson chaude puisque le personnel dort encore à poings fermés. Pas de difficulté pour sortir nos vélos qui ont couché dans le hall, et à 5h40 nous quittons St Quay en direction de St Brieuc.

L'air est vif, le ciel couvert et déjà le vent se lève, mais pas encore de circulation, même dans St Brieuc, puisque nous traversons cette capitale des Côtes d'Armor à 6h30. Nous y découvrons de beaux parcs, mais je ne me souvenais pas que la ville était bordée de vallées si abruptes et profondes. Nous avons de grandes difficultés pour

trouver la route d'Iffiniac, notre prochain contrôle, tantôt voie express, tantôt ancienne RN12. Il est vrai que j'essaye de naviguer avec une carte Michelin datant de 1968 alors que nous sommes en 1985 !

Enfin voilà Iffiniac. Il n'est encore que 7h mais nous trouvons un marchand d'articles de pêche ouvert pour nous tamponner nos cartes, et un bistrot pour un bon café au lait bien chaud. De là nous jouerons encore à cache-cache (ou est-ce à saute-mouton) avec la voie express et l'ancienne RN12 jusqu'à Lamballe, où notre itinéraire quitte enfin cette grande artère.

A Ploubalay nous décidons de nous faire pointer à la gendarmerie (j'ai toujours un faible pour leurs beaux cachets représentant une grenade enflammée !). Excellent accueil du chef, qui est aux prises avec un client sur une affaire de divagation de chien de chasse et qui appelle le stagiaire pour s'occuper de nos cartes. Nous le regardons remplir lentement l'horaire et le lieu à la main sur nos carnets et y apposer avec soin le prestigieux tampon officiel, et nous le remercions. En sortant nous admirons son travail, et c'est alors qu'André me fait remarquer qu'il a inscrit une heure de passage tout autre que la réalité. Sans doute sa montre ne marchait-elle plus et nous voilà exposés à être poursuivis pour faux et usage de faux ! !

Nous poursuivons notre route, avec une petite erreur de parcours qui nous ajoutera 5 km, mais qu'est-ce que 5 km sur presque 5.000? Nous traversons le barrage de la Rance qui cache les groupes électrogènes de l'usine marémotrice, admirant la force du courant qui s'écoule en gros tourbillons.

Nous arrivons à Dol à 12h30, où nous attend notre ami Jean Carde. Nous n'avons aucun mal à trouver sa boutique dans la pittoresque grand-rue (il est photographe) et j'admire ses oeuvres alors qu'il nous fait monter au premier pour être présentés à sa mère et pour déguster une capiteuse bouteille de cidre bouché avant d'aller déjeuner au restaurant à côté. Un gros chien Briard noir nous y accueille, l'orgueil de son maître, le jeune patron du restaurant, et bientôt nous saurons tout sur les Briards (variétés, poils, qualités et défauts, et j'en passe).

Le menu choisi, la conversation passe aux choses sérieuses : Jean nous interroge sur notre parcours, les difficultés que nous avons rencontrées jusqu'à présent, etc. Cyclotouriste convaincu, il rêve depuis longtemps de faire cette grande boucle, et il bave presque à nous entendre raconter nos aventures, mais sa profession l'empêche de pouvoir s'absenter tout un mois, particulièrement en été, et nous sympathisons à son malheur, nous qui avons la chance d'avoir pu tenter l'exploit.

Le repas fut excellent, arrosé de trois autres bouteilles de cidre bouché du meilleur cru, ce qui fait que nous zigzaguons un peu en quittant notre hôte. Jean nous mitraille de son appareil photo à notre départ et ce n'est que bien plus loin que je me rendrai compte que nous avons, nous, oublié de le photographeur, lui, en mémoire de cet excellent moment passé ensemble.

Beaucoup de circulation jusqu'à Pontorson, puis entre Pontaubault et Avranches. D'ailleurs, peu avant Pontorson, en entrant dans la Manche, je fus séduit par le beau panneau au bord de la route annonçant "Manche" avec un bel écusson normand. Je demandai à un passant de nous photographeur devant ce panneau, pour que nous puissions y mettre par la suite la légende "C'est dans la Manche !", mais hélas, les photos étant développées, il nous avait coupé les pieds, ce manchot ! Je me faisais un peu de souci, aussi, sur la traversée du Cotentin, ayant lu plusieurs récits de Tours de

France où les participants se plaignaient d'une interminable succession de longues montées et descentes en ligne droite, mais soit que nous eussions pris un itinéraire différent, soit que notre moral ou notre forme fussent meilleurs, je ne trouvais pas de grande difficulté sur cette section du parcours, si ce n'est la montée de la butte d'Avranches. J'y étais bien passé en moto il y a plus de 25 ans, en lune de miel, mais je ne me rappelais pas du tout que cette ville était si



« C'est dans la Manche ! »

haut perchée. Là, nous pointâmes non à la gendarmerie, mais au commissariat de police, puisqu'il nous faisait face à notre arrivée sur la place en haut de la côte. Le planton nous dit "Il va falloir demander au divisionnaire" et disparut aussitôt, nous laissant entrevoir une longue et pénible attente, mais il fut de retour presque aussitôt, à notre grand soulagement, et nous souhaita bonne route.

Nos estomacs criant à nouveau famine, nous les calmâmes avec des meringues pralinées et des demis panachés (un chacun — nous ne sommes pas des gourmands, voyons !).

L'après-midi se termina par une belle descente à la sortie d'Avranches, puis une route bien calme et tranquille le long de la vallée de la Sienne, qui nous mena jusqu'à Gavray. Là nous trouvâmes un pimpant petit hôtel-restaurant routier. Il était déjà 18h30, nous avions fait 187 km, alors pourquoi chercher plus loin? Nous y fîmes donc étape et nous étions d'ailleurs les seuls clients ce soir-là. Et de plus, le patron acceptait de nous servir un petit déjeuner à 5h30. Le pied, quoi !

Jeudi 6 Juin : de Gavray à Carentan (205 km)

Petit déjeuner servi à 6h pile par le patron, qui discute déjà avec son premier client, le pâtissier d'à côté. Une averse s'abat pendant que nous déjeunons — mauvais présage — mais la pluie s'arrête juste au moment où nous partons et nous ne la reverrons pas de la journée.

La route quittant Gavray commence par un rude escalier (raidillon, faux-plat, raidillon, faux-plat, etc), juste ce qu'il faut pour se mettre en jambes. Une fois sortie de la vallée, la route continue par de douces ondulations, puis un plat Landais sur une belle et large route jusqu'à Lessay (pointage et 2^e petit déjeuner)

De Saint Sauveur à Briquebec, les ondulations de la route deviennent une forte houle, et la côte à la sortie de Briquebec, on s'en souviendra ! La grisaille du ciel devient un brouillard bien mouillant, puis du brouillard tout court, avec une visibilité de moins de 100m. J'avais projeté d'aller cueillir le BPF du Nez de Jobourg, ce qui nous a fait longer sur plusieurs kilomètres les barbelés de l'usine de traitement des

déchets nucléaires de la Hague. Je dis les barbelés, car avec le brouillard c'est tout ce que nous pouvions voir, et si j'ai bien obtenu un tampon pour le Nez de Jobourg, pour la vue il faudra repasser !

Demi-tour et en route pour Cherbourg, toujours dans le froid et ce brouillard, bien qu'il soit maintenant presque midi. Un bon restaurant nous accueille à Beaumont, ce

qui nous permet de nous dégeler un peu. Le soleil fait enfin une timide apparition après le déjeuner et nous pourrions au moins apprécier la vue sur les fortifications de Vauban et le port de Cherbourg.

Nous nous dirigeons maintenant vers l'autre BPF du Cotentin : St Vaast La Hougue. Pour y aller je propose de passer par la petite route du Val de Saire, qui a l'air bien tranquille et pittoresque, mais il va falloir bien naviguer. Au hameau de Digosville, justement, je cherche le panneau indiquant notre route et ne le vois qu'à la dernière minute, une camionnette stationnant précisément devant ; je tourne donc à gauche et patatras, André me rentre dedans. Je ne roulais pourtant pas vite, cherchant mon chemin, et je croyais André plus loin derrière ; de plus, surpris moi-même par la direction à prendre en plein dans le carrefour, je n'avais pas eu le temps de lui signaler que je tournais. (Mes oreilles m'avaient quand même averti qu'il n'y avait pas de voiture ou de mobylette arrivant par l'arrière, et mes yeux idem par l'avant).

Donc voilà le pauvre André gisant à terre, empêtré dans son vélo. Je commençai par m'excuser auprès de lui en lui expliquant que si j'avais tourné brusquement, c'était parce qu'une camionnette cachait le panneau, en ajoutant "On n'a pas idée de se garer juste devant un panneau de signalisation !" A ce moment-là, une voix venant du ciel tonitrua : "J'ai le droit de stationner ma camionnette devant chez moi !" Nous levâmes les yeux : du plateau de la camionnette partait une échelle vers le toit de la maison, et au sommet de l'échelle le propriétaire était en train de réparer sa toiture.

Je posai mon vélo contre la grille de la maison pour aider André à se relever et la voix tonitrua à nouveau : "C'est ça : abîmez-moi ma grille maintenant - Vous voulez que j'appelle les gendarmes? - Ça vient d'on ne sait où et ça veut faire la loi chez nous !" Je lui fis alors remarquer qu'il aurait peut-être pu descendre de son échelle et donner un coup de main à André pour se relever, mais ce fut peine perdue et il se remit à nous invectiver encore plus fort. André, qui s'était relevé, tâta et ne s'était pas trouvé de mal, commença alors à perdre son sang-froid et se préparait à invectiver cet accueillant personnage à son tour. Je réussis à le calmer et nous reprîmes notre chemin en commentant l'hospitalité des habitants de Digosville ! Après cet incident, on eût dit que la Normandie voulait s'excuser et effacer ce mauvais souvenir dans nos mémoires, tant elle nous présenta un paysage idyllique le reste de l'après-midi.



Brouillard épais au Nez de Jobourg !

De St Vaast à Carentan, Omaha Beach s'étendait à notre gauche dans le jour déclinant et je pensai "Quel calme, quand on pense à ce qui s'y passait 41 ans auparavant, jour pour jour !" Je remarquai d'ailleurs que toutes les routes de ce secteur portaient les noms de soldats britanniques tombés ce jour-là — quel meilleur hommage leur rendre?

Accueil excellent à l'hôtel à Carentan et un dîner avec des sauces si succulentes que nous redemandâmes du pain trois fois, tant nous saucions nos assiettes avec plaisir ! Nos vélos enchaînés à une table dans la cour pour permettre un départ aux aurores, nous montâmes prendre un repos bien mérité.

Vendredi 7 Juin : de Carentan à Bourg Achard (196 km)

Départ à 6h l'estomac vide. Fort vent arrière de noroît, très agréable vu notre direction, mais ciel très bas et chargé. A Isigny nous trouvons un café ouvert où nous engloutissons du bon pain frais et du très bon beurre (d'Isigny, bien sûr !) arrosé de café au lait bien crémeux. Nous voilà armés pour la matinée.

Notre route longe les plages du débarquement, et aujourd'hui nous ferons du tourisme historique. Un crochet à gauche pour visiter la pointe du Hoc, où les silhouettes des blockhaus de béton ébréchés par la cannonade se découpent silencieusement sur un fond de ciel bas et gris. Nous pénétrons dans l'un d'eux, et par la fenêtre donnant sur la mer, nous restons un instant à imaginer l'émoi des sentinelles allemandes, voyant par cette même luminosité de l'aube, une armada sortant de la grisaille. Là encore, comme hier soir, nous sommes saisis par le contraste du calme actuel (pas une âme en vue, sur terre ou sur mer) par rapport au grouillement et au vacarme qui devait régner en ces lieux 41 ans auparavant.

Crochet à gauche, aussi, pour visiter l'immense cimetière militaire américain de Colleville, son monument aux morts, ses pelouses où s'alignent à perte de vue plus de 10.000 croix blanches à l'ombre du mâât où flotte la bannière étoilée.

Pause de plus d'une heure aussi à Arromanches, pour visiter son musée du débarquement, où maquettes animées et films retracent bien l'épopée non seulement héroïque des combattants, mais aussi technique de l'incroyable support logistique qui a permis la victoire. D'ailleurs, les restes de quelques caissons en béton de l'avant-port artificiel, construits pour durer quelques semaines, gisent encore au large, ayant résisté à 40 ans de tempêtes.

Crochet à droite, aussi, pour visiter le cimetière militaire anglais



Le cimetière américain de Colleville

d'Hermanville, plus petit que celui de Colleville, et plus intime, et dont la pelouse rappelle celle des Collèges d'Oxford ou de Cambridge. Traditions plus anciennes aussi : ici les pierres tombales sont ornées chacune de l'emblème du régiment du soldat tombé.

Arrêt enfin à Pégasus Bridge, le fameux pont près d'Ouistreham, où nous avons rendez-vous



Le cimetière anglais d'Hermanville

pour déjeuner avec mon ami Jean Vardon, fermier-fromager d'Athis, et qui ce matin là faisait le marché de Caen. Le bar et le restaurant sont envahis d'Anglais, frisant tous la soixantaine, en blazers ornés d'emblèmes de régiments divers, buvant et blaguant ensemble. Il est évident que ce sont tous d'anciens combattants venus spécialement fêter l'anniversaire du débarquement.

Jean se fait attendre, mais enfin le voilà avec sa 504 familiale et nous passons à table. Entre le plat du jour et le dessert, et avec la complicité de la serveuse qui nous fournit assiettes et couteaux, Jean sort un de ses excellents camemberts, mûr à point, qu'André et moi entamons avec délice ; cependant, comme il en reste encore la moitié, nous en faisons cadeau discrètement à notre gentille serveuse complice. Après le déjeuner Jean plonge dans sa voiture et nous comble de beurre, de yaourts, de fromage blanc, de camemberts, de pont l'évêque, tous excellents bien sûr, mais bien pesants pour les côtes que nous avons à affronter cet après-midi. Il nous en donnerait bien plus, mais nos sacoches, gavées, crient grâce. Une dernière poignée de main, un dernier "Bonne route !", et nous repartons chacun de notre côté.

Toujours sous vent arrière nous suivons la côte. Bien que nous traversions des villes aux noms prestigieux : Cabourg, Deauville, Trouville, la route est étroite, cabossée, et en mauvais état jusqu'à Honfleur. De Honfleur nous ne verrons que les abords du port, mais les merveilleuses maisons anciennes qui l'entourent me font me promettre d'y retourner un jour pour la visiter plus à loisir. Maintenant nous sommes récompensés par des routes larges, bien entretenues, dans des paysages ondoyants et verdoyants, mais le pauvre André a des problèmes de cul : il pédale souvent en danseuse, même sur le plat, et prend les descentes assis tantôt sur une fesse, tantôt sur l'autre.

Quelques petites ondées éparses aux alentours de Pont Audemer nous font tantôt mettre tantôt enlever cape ou K-Way. En m'arrêtant pour enlever mon K-Way, je pose mes lunettes sur ma sacoche et oublie de les remettre lorsque je repars. A peine ai-je fait 200m que je m'en aperçois, mais elle ne sont plus là. Je fais demi-tour pour les retrouver, mais l'herbe ressemble à de l'herbe, la glissière de sécurité à de la glissière de sécurité, et j'ai du mal à déterminer l'endroit exact où je m'étais arrêté. Heureusement je les retrouve, car c'étaient des doubles foyers photosensibles que je venais de faire faire

à grands frais spécialement pour le Tour de France. Et puis sans mon petit rétroviseur je me sens très vulnérable.

Les averses sont finies et nous approchons de Bourg Achard, où nous pensons faire étape. Nous roulons en plaine, et au loin nous voyons un attroupement sur la route. De près, il se trouve que c'est un barrage de gendarmerie en règle, avec herse, deux camionnettes à rotaphare bleu, 20 gendarmes armés, deux équipes de motards, une file de voitures arrêtées dans les deux sens, le paquet, quoi. Et alors, ô merveille, devant tous ces automobilistes à la queue-leu-leu, ces messieurs de la maréchaussée, armés jusqu'aux dents, s'écartent et nous font signe de passer avec un grand sourire, sans nous poser une seule question ! C'est chouette le vélo ! ! Nous apprendrons plus tard que la raison de ce déploiement des forces de l'ordre était due à un hold-up commis quelques heures auparavant dans les environs.

Bourg Achard. Dès l'entrée nous demandons dans une boulangerie s'il y a un hôtel : oui, l'Auberge de l'Abbaye. Nous nous y pointons et trouvons à dîner et à nous loger, mais on nous prévient que l'équipe locale de foot doit y tenir un banquet le soir même. Y aura-t-il une sono ? Non ; seulement un chanteur avec sa guitare. Ça ne devrait pas nous empêcher de dormir, et puis nous n'avons pas le choix.

Dans un coin du bar, une superbe serre éclairée où se prélassent 3 pythons de belle taille et un iguane vert. C'est le dada du propriétaire ! Les footballeurs n'arriveront que plus tard et c'est tout seuls qu'une gentille serveuse nous servira un excellent dîner. Le guitariste chanteur arrive à vélo et nous sympathisons tout de suite, bavardant sur une bière. C'est curieux, j'ai bien l'impression de l'avoir déjà rencontré ou vu quelquepart, et lui réciproquement, mais nous n'arrivons pas à déterminer où. Nous montons nous coucher, et la chambre n'étant pas au-dessus de la salle, nous n'aurons pas de problème pour dormir.

Samedi 8 Juin : de Bourg Achard à Beauvais (179 km)

Petit déjeuner dans la chambre à 5h30 : pain, beurre, yaourts, fromage blanc (merci Jean Vardon) mais pas de boisson chaude, l'hôtelier n'étant pas encore levé. Nous sortons par la porte arrière et détachons nos vélos qui ont dormi sous un appentis.

Le soleil se cache encore derrière quelques nuages et il fait un froid de canard (+4°). Ce n'est qu'à Elbeuf que nous trouverons le premier café ouvert, où nous avalons goulûment un grand café au lait brûlant pour nous réchauffer un peu. Ça va mieux !

Temps toujours très froid, donc deuxième café au lait, pour nous réchauffer à nouveau, à Vernon. Mais là, un orage s'abat pendant que nous sommes au café, et nous restons au chaud en attendant qu'il passe.

Le soleil réussit enfin à chauffer un peu l'atmosphère et un fort vent arrière nous pousse par de très beaux paysages jusqu'à Meulan, où nous déjeunons. Cap maintenant sur Pontoise. Tiens, la route est barrée, mais de ma longue expérience il est rare qu'un cycliste ne puisse passer, quitte à porter un peu son vélo (sauf une fois : la route des gorges du Loup était barrée et j'ai voulu y aller quand même, or c'était le tunnel du Saut du Loup qui était effondré. Là j'en ai été quitte pour revenir 5 Km en arrière et regrimer 250m de dénivelé pour retrouver le carrefour, puis rajouter encore 250m de

dénivelé par la déviation !). Route barrée : nous passons donc, et bien nous en prit car elle était parfaitement cyclable si ce n'est qu'elle était barrée par un monticule de terre qu'il nous fallut escalader à pied à l'autre bout.

Alors, malgré une carte Michelin très périmée, grâce à la chance autant qu'à mon excellent sens de l'orientation, nous traversâmes le dédale de voies rapides et express de Cergy-Pontoise pour rejoindre le vieux Pontoise, non seulement pour y pointer nos cartes de route, mais aussi pour trouver de la pommade pour le postérieur d'André qui le faisait de plus en plus souffrir.

La pommade faisant son effet, André insista pour m'accompagner faire un petit crochet d'une dizaine de kilomètres pour glaner le BPF de l'Isle Adam, ce qui nous permit de découvrir les beautés de la vallée de l'Oise et des coteaux alentour. Pour changer un peu, je pointai mon BPF dans une agence immobilière. La propriétaire, surprise d'abord par ma tenue (on entre rarement chez un agent immobilier déguisé en cycliste), et ma demande d'un coup de tampon (on entre rarement chez... etc) fut très intéressée par ce qu'était le BPF, en plus du Tour de France Randonneur. Non seulement elle me tamponna ma carte avec plaisir mais elle m'indiqua la route la plus tranquille et la plus pittoresque pour rejoindre Beauvais.

Cap au Nord donc sur Méru et Beauvais, mais ayant viré de bord, le vent de NNE nous était maintenant contraire et nous le faisait bien sentir. Ah ! que le cycliste est malheureux lorsque non seulement les côtes sont plus dures à monter, que le plat ressemble à une côte, mais qu'il faut en plus pédaler dans les descentes s'il ne veut pas rester cloué sur place. Ça vous use, ma bonne dame, ça vous use ! Et toujours ce froid de canard ! Tant et si bien qu'arrivés à Beauvais et sa belle cathédrale, nous décidons d'en rester là pour aujourd'hui.

Un passant nous recommanda l'Hôtel Nicole (pouvais-je souhaiter autre chose ?), nous y allâmes donc. Il était très très simple et sans restaurant mais possédait les deux atouts que nous cherchions : deux bons lits et pas de bruit ; nous dînâmes donc à la cafétéria autour du coin. Après le dîner je profitai d'une cabine téléphonique pour prévenir Bernard et Christiane Huchin que nous serions bien des leurs le lendemain soir à Boulogne et aussi donner rendez-vous à Bernard (à vélo) à Etaples afin qu'il fasse un peu de route avec nous.

Ainsi, repus, pensant à la bonne soirée que nous aurions le lendemain, nous remontâmes dans notre chambre simplette, mêmes à jour nos carnets de notes et sombrâmes dans les bras de Morphée.

Dimanche 9 Juin : de Beauvais à Boulogne (176 km)

Lever à 5h30, comme d'habitude. André va aux toilettes : tiens, c'est occupé ! Curieux ! On allait prendre notre petit déjeuner maison dans la chambre quand toc-toc à la porte : j'ouvre et me trouve nez à nez avec un jeune vagabond qui me demande s'il peut dormir dans la chambre ; le fait est qu'il a les yeux rouges et semble assez épuisé. Un chômeur sans domicile sans doute. Serait-ce lui la raison pour laquelle les toilettes étaient occupées à cette heure matinale ? Y aurait-il passé la nuit ? Je lui dis que nous partons dans 20 minutes, que je ne fermerai pas la porte à clé, et qu'il fera ainsi ce que bon lui semble.

Ciel gris et vent de suroît, donc portant un peu. Ca roule bien. A Grandvilliers nous trouvons un hôtel-restaurant ouvert qui sert justement les petits déjeuners à ses clients dans la salle. Nous en profitons donc pour prendre le café au lait qui nous avait manqué à notre petit déjeuner à nous.

Tout en sirotant notre café, je vois sur la place un panneau "Déviation". La RN 1, notre route, est déviée pour travaux, mais d'après notre hôte, et le facteur son client, les travaux sont presque terminés et nous ne devrions pas avoir de mal à passer. Effectivement, la RN 1 a été complètement refaite sur une vingtaine de kilomètres : élargie, les virages redressés, les dos d'âne arasés, et c'est vrai, les travaux sont presque finis. Nous avons toute la route à nous, non seulement à cause de la déviation, mais même les engins de chantier sont au repos puisque c'est dimanche.

Cependant j'ai des craintes pour André, dont les roues sont chaussées de BibTS de 20mm gonflés à bloc, car depuis des kilomètres nous roulons sur une fine couche finale de petits gravillons, mouillés par la pluie de la nuit, et bien pointus en plus, n'ayant encore jamais été exposés à la circulation automobile. Moi, quitte à perdre peut-être un tout petit peu de rendement, je préfère le confort et surtout la sécurité des 650 Super-Randonneurs de Wolber, avec lesquels je crève si rarement (en moyenne, depuis 20 ans, pas plus d'une fois tous les 5000 Km).

A 200m du bout des 20 Km de travaux, j'entends André, derrière moi, qui crie "J'ai crevé !" Je m'arrête donc, et en m'arrêtant m'aperçois que mon pneu arrière semble bien mou : Hé oui ! J'ai donc crevé aussi ! Comme cela il n'y aura pas de jaloux !

Comme il bruine maintenant, et que coller une rustine sous la pluie, il ne faut pas y compter, nous faisons une centaine de mètres à pied pour trouver abri le long de la première maison d'un petit hameau que traverse la nationale. Nous déposons sacoches et bagages, retournons les vélos et nous affairons chacun sur le sien à changer la chambre à air. Tout à coup un volet s'ouvre quelques mètres plus loin et une tête féminine irascible nous accuse de l'avoir réveillée par le vacarme que nous faisons ! Nous en restons bouche bée : il est 10h du matin, et ce n'est quand même pas le cliquetis des démonte-pneus ou le halètement des pompes qui peut réveiller quelqu'un à travers des fenêtres et des volets clos ! Enfin... (comme on dit dans le sud-ouest).

Les réparations terminées, nous avons les mains bien sales à avoir tripoté des jantes et des pneus mouillés, et aussi bien froid à être restés un bon quart d'heure immobiles ou presque dans le vent et la pluie alors que nous étions déjà trempés de sueur sous nos capes. Nous repartons donc sur du bel enrobé maintenant, poussant fort pour nous réchauffer un peu.

Et ne vois-je pas, dans une légère descente, un estaminet sur notre gauche, une de ces vieilles petites maisons d'autrefois, toute seule au bord de la route en pleine campagne, et qui devait offrir à boire aux charretiers, voire à leurs chevaux, mais dédaignée aujourd'hui par les chevaux-vapeurs et leurs chauffeurs. Je ne la dédaigne pas, loin de là, et j'invite André à me suivre.

Nous entrons donc dans une minuscule pièce où trône une table ronde couverte d'une toile cirée, flanquée d'une gazinière à gauche, qui a pris le pas sur un vieux fourneau en fonte à droite. Ce n'est pas une vieille dame qui nous accueille, mais une jeune maman et son bambin. La maman nous prépare un café bien chaud sur la gazinière et nous invite à nous laver les mains dans l'évier derrière. Le mari, ouvrier agricole, arrive alors et nous faisons causerie, heureux de cette chaleur humaine,

jusqu'à ce que nous nous rappelions que Boulogne est encore loin et qu'on nous y attend ce soir. Et on ne nous demande que 2F chacun, et on nous souhaite bonne route. Merci braves gens qui nous avez remonté le moral.

Toujours la pluie et le froid. Abbeville enfin, où tout le centre est fermé à la circulation pour cause de course à pied. La maréchaussée nous autorise quand même à passer tout droit, à pied, et nous trouvons une auberge sympathique qui veut bien nous servir omelette et pommes sautées, deux bières et un dessert.

Agréable surprise en sortant de l'auberge : la pluie a cessé. Mais le vent s'est renforcé. En route donc pour Montreuil, avec un fort vent de travers et quelques rayons de soleil. Le vent devient même portant pendant les 8 derniers Km avant Montreuil, mais c'est le calme avant la tempête, car à Montreuil notre route vire à gauche pour Etaples, et il nous faudra lutter pendant presque une heure, coup de pédale par coup de pédale, contre ce vent qui veut nous clouer sur place. Ah ! ces 13 km-là, nous nous en souviendrons !

Enfin Etaples, où nous trouvons Bernard et son ami Gérard attablés à la terrasse d'un bistrot à nous attendre. Chaleureux accueil (nous ne nous sommes pas revus depuis au moins 5 ans), ils nous payent un pot, nous photographient, inspectent notre équipement, nous posent des tas de questions avec un ton admirateur, on se prendrait facilement pour des vrais champions !

Mais l'heure tourne et nous repartons tous les quatre vers Boulogne, cap au nord, ce qui fait que le vent n'est plus que de travers. Nos amis nous mènent par des petites routes qu'ils connaissent bien pour que nous échappions à la circulation du dimanche soir. Mais le pauvre Bernard n'a aucun entraînement et chaque côte (et il y en a de belles dans le Boulonnais !) le fait souffrir.

Finalement nous arrivons chez Bernard et Christiane, où nous sommes vraiment choyés. Avant le dîner je récupère le colis que j'avais envoyé en avance, contenant jeu de cartes Michelin, vêtements propres, et une chaîne neuve bien suiffée. Je change donc ma chaîne et refais le paquet avec l'ancienne chaîne, les vêtements sales, les cartes dont je n'ai plus besoin, paquet que Christiane postera gentiment pour moi le lendemain.

Les vélos étant nettoyés et huilés, nous passons sous la douche nous-mêmes et, enfin présentables, on nous offre un apéritif au Champagne avant de nous attabler devant un repas somptueux arrosé de Gewürztraminer et de Saint Emilion (fi de nos principes anti-alcool jusque là !). Et l'on bavarde, on bavarde si bien que nous ne nous couchons qu'à minuit bien passé. Ce qui ne m'empêche pas de mettre mon carnet de notes à jour avant de m'endormir.

Ah ! quel accueil, quelle journée mémorable. Merci chers amis !

Lundi 10 Juin : de Boulogne à St Amand les Eaux (195 km)

Bernard, plein de bonne volonté, se lève à 5h30 pour nous servir un bon petit déjeuner, mais nous bavardons tout en mangeant, et ce n'est que vers 7h que nous prenons le départ, Bernard nous guidant en voiture jusqu'à la RN1 pour que nous n'errions pas trop à la trouver.

Ciel très bas, ce matin, avec averses et surtout un fort vent de noroît, c'est-à-dire de travers en ce qui nous concerne. Il y a aussi beaucoup de poids-lourds roulant à toute

vitesse. Malheureusement nous sommes sous leur vent, et bien qu'ils s'écartent de nous le plus possible, nous sommes presque déséquilibrés à chaque passage par les remous aériens qu'ils causent, aggravés par la prise au vent qu'offrent nos capes. De plus la route entre Boulogne et Calais est une série de bosses assez raides, ce qui n'ajoute pas à notre bonheur. Vivement Calais, où non seulement le vent nous sera plus favorable, passant vers l'arrière, mais où nous retrouverons des petites départementales plates et sans poids-lourds !

En attendant je roule devant, vérifiant de temps en temps dans mon rétroviseur qu'André suit bien derrière. Tout à coup je ne le vois plus. Je m'arrête donc en bas de la côte pour l'attendre. Cinq minutes passent, puis dix... Enfin il me semble voir sa silhouette se dessinant contre le ciel en haut de la côte, mais il n'a pas l'air d'avancer. Enfin le voilà qui arrive : il est couvert de sang et râle comme un putois (il y a bien de quoi !) Les remous causés par un poids-lourd qui le doublait ont rabattu sa cape par-dessus sa tête, et n'y voyant plus rien, il a freiné et est tombé, s'écorchant assez largement le genou et en partie le coude, et tordant quelque peu son guidon. Décidément, c'est la poisse !

Le patron de l'auberge de la Côte de l'Anglaise (je m'en souviens parce que ce nom m'avait frappé), devant laquelle nous étions arrêtés, voyant qu'André était blessé, nous invita à entrer, nous sortit du coton hydrophile, de l'eau tiède et du mercurochrome et nous offrit un café (Les gens du nord... cf Enrico Macias).

Nettoyé, badigeonné, réchauffé et en partie "re-moralé", André essaya de renfourcher son vélo pour voir s'il pouvait encore pédaler malgré ce genou blessé. Il semblait que cela pouvait aller, bien que cela tirât. Heureusement, la pluie avait cessé et nous atteignîmes enfin Calais, fin de cet "enfer du Nord" pour nous.

De Calais à Gravelines, nous empruntâmes la D119, parallèle à la RN1 mais beaucoup plus tranquille. A Gravelines nous entrâmes chez un pharmacien qui désinfecta convenablement les plaies d'André, toujours gratuitement, et lui conseilla de se faire faire une piqûre antitétanique comme André ne se souvenait plus du tout de quand datait sa dernière vaccination (de l'armée sans doute...).

Et nous continuâmes par de petites routes vers Bergues, une belle bourgade fortifiée, non seulement point de contrôle du Tour de France, mais du Brevet des Provinces Françaises aussi (d'ailleurs presque tous les contrôles du Tour de France sont des BPF, ce qui fait qu'on peut en collectionner près d'une centaine en faisant quelques détours minimes).

A Bergues donc, nous fîmes tamponner nos cartes de route par une brave boulangère-pâtissière (oh ! que ses gâteaux étaient beaux et appétissants !), et comme il était presque midi, nous lui demandâmes si elle pouvait nous recommander un petit restaurant dans le coin. Elle nous en indiqua un, mais nous y étant rendus, nous trouvâmes la carte un peu trop chère. Nous cherchons donc ailleurs et en sortant de Bergues nous tombons sur un routier offrant un menu aussi copieux pour un prix bien moindre, et rapidement par-dessus le marché. Quelle ne fut pas ma surprise, pendant le repas, de voir entrer la boulangère qui venait livrer du pain ! Pourquoi ne nous avait-elle pas indiqué ce routier, puisqu'elle le connaissait ?

Entre Bergues et Armentières, je voulais faire un mini-détour par Steenvoorde pour glaner le BPF du Mont des Cats, le Mont Ventoux du Nord, mais à une altitude de 158m ! Traversant le village de Godewaersvelde (le champ de Godefroy en français)

juste avant le Mont, j'aperçois une plaque de docteur et je suggère à André de se faire faire sa piqûre antitétanique pendant que je fais la grimpe. Ayant grimpé et admiré la vue, je retourne au champ de Godefroy repêcher André.

Le docteur n'ayant pas de vaccin en stock et le pharmacien local étant fermé ce jour-là, la femme du docteur avait conduit André jusqu'à la bourgade avoisinante pour qu'il puisse s'en procurer et l'avait ramené pour que son mari puisse faire la piqûre. Tout ceci prit naturellement un peu de temps, mais au moins André était rassuré (il avait été bien taci-turne depuis sa chute) : il ne risquait plus le tétanos, et le toubib avait confirmé que son genou n'avait pas de lésions profondes. Le fait est qu'il manquait de la peau sur une surface assez grande et que cela tirait à chaque coup de pédale, surtout quand on repartait à froid. Brave André !



Quelque part entre Bergues et Lille

Filant vent arrière, nous traversons Bailleul et Armentières et arrivons à Lille. Là nous rencontrons une série de déviations dues à la construction du métro, mais nous n'en avons cure et continuons tout droit jusqu'au centre, ou ce qui nous semble être le centre. Il nous faut la route de Cysoing-St Amand et nous demandons à un piéton de nous en indiquer le chemin. Le Ciel nous sourit, puisque c'était non seulement un Lillois, mais un routier. Il nous indiqua qu'il nous fallait trouver le "passage des Alouettes" pour franchir la voie express qui traverse Lille et qui, naturellement, est interdite aux cyclistes. Je pensai que le passage des Alouettes était un souterrain, mais trouvai que c'était une passerelle aérienne. Le fait est que sitôt descendus de l'autre côté nous vîmes un panneau indiquant la route de Cysoing. Merci routier ! Car s'il y a toute la signalisation qu'il faut pour les automobilistes, il n'y en a pas pour diriger les cyclistes quand il ne peuvent pas emprunter les voies réservées uniquement aux automobiles.

Soirée ensoleillée mais toujours fort vent arrière qui nous pousse gaiement vers Cysoing sur du bel enrobé : le rêve, quoi. Puis, peu après Cysoing surprise : les pavés du nord ! Mais ce n'est pas grave : là où la route est pavée il y a une piste cyclable sur le trottoir. C'est d'ailleurs amusant, les sections pavées sont surtout dans les virages, durant 100 à 200m, puis on retrouve le bel asphalt. Pourquoi ces sections encore pavées ? nous nous le demandons encore. Enfin voilà St Amand qui pour moi me rappelle les premiers Intervilles des années 60. La réceptionniste de l'hôtel nous suggère de mettre nos vélos dans notre chambre, mais nous les laisserons sur le palier. Un bon couscous au restaurant "La Marmite" nous remettra des efforts de la journée et au lit, quoique pour André il lui faudra trouver une position pas trop inconfortable pour son genou, dont la croûte commence à se former.

Mardi 11 Juin : de St Amand à Carignan (187 Km)

Départ à 6h10 après notre petit déjeuner personnel dans notre chambre. Il fait sec mais très froid. André a du mal à démarrer : la croûte et la peau se sont tendues pendant la nuit mais au bout de quelques kilomètres cela va mieux. A l'approche de Valenciennes nous trouvons une véloroute : 2 pistes cyclables côte à côte avec une bande herbeuse entre les deux, le tout séparé de la route par une bande herbeuse beaucoup plus large. Au buffet de la gare nous prenons le café qui nous avait fait défaut le matin dans notre chambre.

Vent toujours portant, nous filons sur Locquignol dans une très belle forêt. Je crève à l'arrière mais c'est vite réparé : un petit silex qui avait été trop bien "dressé".

Nous devons pointer à Locquignol, mais il n'y a pas âme qui vive : bien que ce soit un lieu touristique bien agréable en été, il n'y a même pas un bistro d'ouvert à une heure aussi matinale. Je vois un petit bâtiment intitulé "Mairie" et y dirige mes pas à tout hasard. Juste au moment où je mets la main sur la clenche, une voiture s'arrête et une dame en descend : c'est la secrétaire de la Mairie qui emmenait ses enfants à l'école et qui passait prendre quelque chose qu'elle avait oublié. J'en profite donc pour faire tamponner nos carnets de route en me demandant bien ce qu'on aurait fait sans cet heureux hasard?

Deuxième petit déjeuner à Avesnes et nous filons sur Hirson. J'avais l'intention de faire une boucle pour récolter les 3 BPF au nord de Charleville-Mézières, mais vu le genou d'André, ce sera pour une autre fois. Un routier juste au moment où il commence à pleuvoir et c'est précisément l'heure de déjeuner. Quelle chance : nous mettons nos vélos à l'abri dans le poulailler et nous nous réfugions à l'intérieur. Quelle douce chaleur dedans, quel froid dehors !

Après le déjeuner (la pluie a cessé), nous enfilons tout ce que nous avons comme vêtements chauds et K-Ways pour redémarrer jusqu'à ce que nos moteurs soient à nouveau chauds. Le paysage est agréable et le vent toujours portant. Une ondée nous rattrape et nous dépasse. Pause café-pain aux raisins à Charleville Mézières et en route pour Sedan en longeant la Meuse. Je suis impressionné par Sedan, ses fortifications et tous les souvenirs des guerres passées (1870, 1914 et 1940). C'est une belle ville et il faudra y retourner un jour la visiter plus en détail.

Nous décidons de faire étape à Carignan et rejoignons l'hôtel recommandé dans le Guide FFCT. Il laisse vraiment à désirer : sale et pas de serviettes ; la salle de bains est envahie de toiles d'araignées qui servent de cendriers (j'y ai retrouvé plusieurs mégots, si si !). Je ressors acheter le dernier bout de pain dans la supérette en face ainsi que chocolat et yaourts pour le petit déjeuner demain matin. Un point positif pour l'hôtel cependant : nous obtenons une double ration de soupe à l'oignon au dîner.

Mercredi 12 Juin : de Carignan à Sarrebourg (208 Km)

Départ à 5h55 après avoir cassé la croûte dans notre chambre avec les emplettes d'hier soir et oh ! surprise : un estaminet ouvert 2 Km après le départ où nous pouvons prendre le café-crème qui nous manquait.

Nous roulons sur la RN43 de Carignan à Metz et je suis surpris du peu de circulation sur cette très jolie route. Peu de vent au départ, bien que le ciel soit gris et la température fraîche, mais il se lève ensuite d'Ouest, donc plus ou moins favorable suivant les méandres de la route.

Le BPF d'Avioth est à 3 Km à gauche ; j'y fais un crochet pendant qu'André m'attend, car son genou, toujours raide le matin, ne l'encourage pas à faire des extra. J'y trouve une grande basilique dans un tout petit village ; pas de café, pas de magasin, et encore ils n'auraient pas été ouverts à cette heure matinale ; je dépose donc une carte postale que j'avais en réserve dans la boîte aux lettres pour attester de mon passage (c'est prévu dans le règlement des BPFs) et je reviens sur mes pas (traces ?) retrouver André et notre vraie route.

Deuxième petit déjeuner à Longuyon (pointage), où je profite d'une pharmacie pour acheter quelques produits pour enrayer (j'espère !) la rhinopharyngite qui se développe en moi. Route toujours belle avec très peu de circulation, et moi qui pensais que cette région serait très inintéressante, je suis agréablement surpris par le paysage gentiment ondulé, parsemé de bois et de bosquets, qui n'est pas du tout monotone.

Nous déjeunons dans un routier 20 Km avant Metz et traversons facilement cette ville, où nous pointons dans un magasin de vélos, pointage d'autant plus agréable que nous sommes accueillis par deux charmantes dames, la mère et la fille, qui de toute évidence ne font pas que vendre mais pratiquent, puisque quand nous demandons notre chemin pour Morhange elles se rappellent qu'il y a quelques bonnes côtes sur cette route.

Le vieux Metz, comme le centre de toutes les villes du Nord traversées jusqu'à présent, est très pittoresque. La Lorraine, comme tout le nord, offre de très beaux paysages de cultures et de forêts ; mais dès qu'on traverse une ville, on sent la crise : usines désaffectées, magasins en vente, maisons fermées, peu de restaurants ou d'hôtels, et des centaines d'affiches ou de graffiti politiques sur tous les murs.

Après Metz nous profitons d'un vent portant et les kilomètres défilent sans fatigue jusqu'à Morhange. Il y avait bien une déviation à cause de travaux de reprofilage de la route, mais encore une fois nous sommes passés tout droit sans problèmes.

A Morhange il est encore un peu tôt pour s'arrêter ; nous décidons donc de continuer jusqu'à Sarrebourg mais nous téléphonons pour vérifier qu'on y trouvera bien une chambre ; enfin nous dégustons un thé et quelques pâtisseries pour recharger nos batteries pour les 45 Km qui nous restent à faire.

En cours de route nous apercevrons plusieurs petits cimetières militaires français de la guerre de 14-18 et un grand juste à



Le cimetière militaire français de Cutting

l'entrée de Sarrebourg. Nous avons d'ailleurs pris le temps d'en visiter un, où en plus des tombes individuelles il y avait deux grandes fosses communes. Quand on voit les paysages riant d'aujourd'hui, on a du mal à se représenter ce qu'a dû être l'horreur vécue par ces braves, victimes innocentes immolées à la bêtise humaine.

Plaisir rare de nos jours, à ce qu'on dit, nous avons aperçu un groupe de cinq cigognes en liberté dans un champ près d'une mare, car nous en avons aussi vu des captives dans une volière près d'un parc de loisirs.

La patronne de l'hôtel réservé par téléphone était fort amène, mais le patron était nettement un bougon. Nos vélos coucheraient dans la cour (alors qu'ils n'auraient pas gêné du tout à coucher sous l'escalier dans le couloir). Nous les avons donc abrités de notre mieux avec nos capes, espérant que la nuit leur serait propice. Pour le dîner nous avons eu droit à une bonne choucroute (nous étions presque en Alsace) et à la conversation de notre voisine de table, une déléguée médicale en voiture, mais nettement vélophile.

Jeudi 13 Juin : de Sarrebourg au Bonhomme (151 Km)

Nous faisons la grasse matinée (relativement) puisque nous avons décidé de prendre le petit déjeuner offert par l'hôtel, et ce n'est que vers 7h40 que nous nous mettons en route. Fini la plaine, nous attaquons maintenant les Vosges. Le temps est toujours très frais, comme le vent d'ouest qui nous pousse dans le dos pour la montée à Dabo. Là, qui voyons-nous nous faisant de grands signes de reconnaissance, nos deux Angoumoisins rencontrés sur la route du Verdon à notre départ et qui faisaient le Tour de France dans l'autre sens. Nos calculs étaient donc justes, puisqu'on s'était dit "Au revoir du côté de Strasbourg" et nous n'en sommes qu'à quelques kilomètres. Seulement au lieu de trois ils ne sont plus que deux, le troisième ayant abandonné du côté de Nice avec une tendinite dans le genou. Et ils en ont vraiment bavé dans les grands cols des Pyrénées et des Alpes à cause de la neige et du froid. Leur moral a l'air bon (il est vrai qu'ils ont fait le plus dur) mais leurs traits sont marqués par la fatigue, alors qu'André et moi, à part son genou et mes petits ennuis respiratoires, nous sommes en pleine forme et pas du tout fatigués. Nous fixons ce moment historique sur nos appareils photo et nous nous souhaitons mutuellement bonne route, et "Au revoir à la distribution des médailles en Novembre à Paris !"

Belle descente du col de Valsberg sur Wasselonne et sur Strasbourg. A 11h30, aux portes de Strasbourg, nous



Rencontre amicale à Dabo

nous faisons prendre en photo par un cantonnier avec la flèche de la cathédrale en arrière plan. Nous pointons au premier bureau de poste trouvé et j'en profite pour téléphoner à Nicole : nous sommes à mi-parcours avec deux jours et demi d'avance, sans nous être fatigués, et nous pourrions ainsi prendre notre temps pour déguster la montagne, pardon, les montagnes (Vosges, Jura, Alpes, Pyrénées) qui nous attendent dans la deuxième moitié du parcours.



La plaine d'Alsace avec Strasbourg à l'horizon

Ressortant de Strasbourg, nous déjeunons dans une petite auberge à Lingolsheim, puis reprenons doucement la route de plaine vers Sélestat, où André a rendez-vous avec sa fille et son gendre pour leur remettre ses bagages "usagés". Nous avons tourné mais pas le vent, ce qui fait que nous l'avons maintenant sur le quart avant gauche, et il n'a pas molli, le traître. Chaque poids-lourd qui passe (et il y en a) soulève un nuage de poussière, ce qui n'arrange pas du tout mes muqueuses respiratoires, déjà bien irritées.

A Epfig, où nous admirons une très belle maison ancienne et fleurie, aujourd'hui un café restaurant, je vois une plaque de docteur et décide de m'y arrêter pour me faire prescrire des médicaments plus énergiques contre mes ennuis respiratoires sans toutefois recourir à des antibiotiques. Je suis en dehors des heures normales de consultation, mais le docteur est là et me reçoit immédiatement. Je lui explique ce que nous faisons et mes ennuis ; il m'examine et me donne une ordonnance qui devrait me permettre de continuer.

Les enfants d'André sont bien au rendez-vous à Sélestat et les bagages triés, nous prenons tous un pot ensemble avant de nous séparer, eux pour aller à La Teste (le gendre est militaire en Allemagne) et nous aussi, mais pas dans le même temps ni par le même chemin. Nous entamons la montée vers Ste Marie aux Mines, puis vers le col des Bagenelles, joliment éclairée par un beau soleil de fin d'après-midi, mais toujours avec un vent froid plus ou



Le bel hôtel fleuri d'Epfig

moins debout. Nous atteignons le col vers 18h et nous hésitons : au col du Bonhomme, 7 Km plus loin, il n'y a qu'un hôtel et nous ne savons ni s'il est ouvert, ni s'il y a de la place ; un panneau au col des Bagenelles nous indique qu'il y a une auberge paysanne à 900m par un chemin de ferme. Nous allons voir : c'est tout ce qu'il y a de plus fermé. Demi-tour donc, et revenus au col de Bagenelles nous décidons qu'il est plus sage de descendre les 4 Km vers le village du Bonhomme où il y a quatre hôtels et où nous sommes plus sûrs de trouver le gîte et le couvert, d'autant plus qu'il commence à faire nettement froid. Ce qui fut fait.

Nous nous arrêtons au premier hôtel rencontré, le Lion d'Or. Il y a un grand panneau radiateur mural dans la chambre et nous commençons par nous caler le dos contre pour nous réchauffer. Puis douchés et changés nous descendons en salle pour trouver que le patron est des Martigues (il me rappelle tout à fait Georges Brassens, moustache et accent compris, mais sans la guitare). On nous sert un bon dîner avec un excellent potage et nous nous sentons revigorés, mais mon rhume ne va pas mieux du tout malgré les nouveaux médicaments que je commence à prendre.

A chaque jour suffit sa peine, et nous montons nous coucher.

Vendredi 14 Juin : Le Bonhomme

Réveillé de bonne heure le lendemain matin, j'ai vraiment du mal à respirer et il me semble pour la première fois de ma vie que ce rhume me descend dans les bronches. Je n'ai aucune fièvre et ne ressens aucune douleur, mais j'ai nettement les bronches irritées et il est inutile de penser affronter la montagne si le "soufflet" ne marche pas. Je me résous donc à en rester là mais je descends quand même déjeuner avec André qui a décidé de continuer tout seul.

La matinée est fort triste, car il fait froid, nous sommes dans les nuages et il pluvioie. Le déjeuner fini, j'aide André à préparer son vélo et se mettre en route, mais je sens qu'il n'a pas le moral, d'autant plus que son genou lui fait mal, une légère suppuration étant visible sous la croûte. Une dernière poignée de main, et les deux compagnons du Tour de France se séparent bien à regret.

Je passe un coup de fil à la maison pour prévenir femme et fils de ce qui m'arrive et ils me conseillent d'attendre là 24 heures de plus, tout en continuant à prendre mes médicaments, pour voir si cela n'irait pas mieux le lendemain. Je préviens l'hôtel et je passe la journée à écrire des cartes postales, bavarder avec les quelques clients, faire des mots croisés. Je me sens tout drôle de ne pas être en train de pédaler, puisqu'au bout de treize jours c'était pratiquement devenu une habitude.

Le lendemain matin cela ne va pas mieux, au contraire, et je décide de rentrer à la maison. Me rappelant que je bénéficie d'une assurance "assistance-voyage" je téléphone à Inter-Mutuelles. Une heure plus tard une ambulance se pointe à l'hôtel pour m'emmener à l'aéroport de Strasbourg. Etant tout à fait "ambulatoire", je voyage devant, à côté du chauffeur, tandis que mon vélo, lui, est allongé sur la civière à l'arrière. A l'aéroport, le chauffeur me fait délivrer un billet pour Bordeaux via Paris et deux heures plus tard je suis dans les bras de Nicole, qui m'emmène tout de suite chez notre médecin. Celui-ci diagnostique effectivement une bonne bronchite, me prescrit piquûres de pénicilline dans les fesses matin et soir pendant une semaine et un arrêt de travail de 15 jours.

Nicole m'apprend qu'André avait atteint Belfort le jour où il m'a quitté, mais que découragé par la pluie, son genou suppurant et la pensée d'affronter les Alpes tout seul dans ces conditions, il avait lui aussi abandonné et réintégré ses pénates par le train.

Au bout des 15 jours, sous l'effet combiné de la bronchite et de la pénicilline, je me retrouvai bien affaibli. Je m'apprêtais donc à retourner à mon travail, mais ce n'était pas la peine que j'y arrive avant 8h30 car j'avais confié les clés de mon bureau à un collègue qui n'arrivait jamais avant cette heure-là. Matinal à mon habitude, à 6h j'étais levé et j'avais déjeuné et il faisait un temps splendide ; je décidai donc d'enfourcher mon vélo et de faire une virée qui m'amènerait à l'usine vers 8h45, me laissant le temps de prendre ma douche et de me changer pour être au travail à 9h (les avantages de l'horaire variable). Ainsi fut fait et j'eus le plaisir de faire une cinquantaine de

kilomètres très agréables avant de m'enfermer devant mon terminal pour le reste de la journée.

L'expérience du premier jour ayant été concluante, je la renouvelai pratiquement tous les jours, ce qui fait que je retrouvai rapidement mon entraînement, quoique je déteste ce terme. En effet, je ne m'entraîne jamais, comme disait Pierre Roques, je suis simplement heureux à vélo et je m'assois dessus à chaque occasion, c'est-à-dire presque tout le temps que je ne suis pas assis à mon bureau. En fait je mène une vie extrêmement "sédentaire" !

Plusieurs fois j'avais été voir André à La Teste, et lui aussi s'était remis de ses blessures. Son genou était guéri et présentait une belle plaque bien rose au milieu d'une jambe bien bronzée. Lui aussi avait repris son vélo et la forme. Nous nous remémorions le bon temps et les aventures que nous avions vécus ensemble ; le temps était toujours magnifique et l'idée nous vint tout naturellement : "Si nous finissions en Septembre ce Tour que nous avons si bien commencé?" Nous nous donnâmes donc rendez-vous à Delle le soir du 3 Septembre, lui y allant par le train jusqu'à Belfort, moi prenant l'avion jusqu'à Strasbourg pour reprendre le circuit là où je m'étais arrêté : au Bonhomme.

Cependant, comme ce retour sur Strasbourg ne serait pas gratuit, je décidai de partir encore un peu plus tôt afin de glaner les BPFs de l'Alsace avant de reprendre le circuit du Tour de France proprement dit. Je vous livre donc, toujours dans cet entracte, ma visite de l'Alsace, mon pays d'origine puisque né à Strasbourg mais que je connaissais si peu, mes parents ayant déménagé à Paris alors que je n'avais que 2 ans.

Samedi 31 Août : de Strasbourg à Lutzelbourg (155 Km)

Nicole me dépose à l'aéroport de Bordeaux avec mon vélo à 6h30 et à 10h je suis dans l'aérogare de Strasbourg en train de remettre les pédales, la pompe et le bidon, tourner le guidon dans le bon sens, arrimer la sacoche de guidon devant et les imperméables sur le porte-bagages derrière. Tout est prêt : en route.

Il fait beau et chaud ; pas un nuage dans le ciel. Je pars par des petites routes vers Brumath et Haguenau à travers des cultures de maïs, de houblon et de tabac ; je remarque que les plants de tabac sont nettement différents de ceux que l'on cultive dans notre Sud-Ouest : les feuilles sont plus petites, moins épaisses et plus dorées ; serait-ce du tabac "blond"? La cueillette se fait différemment aussi : ici il semble qu'on coupe les feuilles au fur et à mesure qu'elles atteignent leur taille maximale, alors que chez nous il m'a semblé qu'on cueillait toutes les feuilles à la fois dès que le plant était à maturité.

Je traverse une magnifique forêt (l'ombre en est bien agréable) avant d'atteindre Haguenau aux environs de midi. J'admire les vieux bâtiments du centre, l'hôtel de ville en particulier, et je suis attiré par un petit restaurant bien sympathique annonçant "Tarte Flambée", une spécialité que j'ai maintes fois vu affichée en Alsace mais que je n'ai jamais goûtée. C'est donc le moment de satisfaire à la fois ma curiosité et mon appétit. Au bout d'un moment on m'apporte une pelle en bois carrée sur laquelle se trouve une "pizza alsacienne", c'est-à-dire un croisement entre une pizza italienne en ce qui concerne la pâte et une quiche lorraine en ce qui concerne la garniture. C'est absolument délicieux ! J'enchaîne avec une belle glace et un café, et hop c'est reparti.

Je file vers le nord par de belles vallées boisées et pas beaucoup de côtes, entre des croupes couvertes de forêts de hêtres et de sapins. Voici mon premier pointage, à Obersteinbach-Niedersteinbach, où, après y avoir rempli mon bidon, je photographie une belle fontaine peinte en couleurs chatoyantes.



La fontaine aux couleurs vives

Je retourne vers le sud, toujours à travers de belles forêts, et aperçois au sommet des montagnes les ruines de maints châteaux féodaux (Fleckenstein, Schoeneck, Wineck, Windstein, etc).

A Philippsbourg (BPF) je me rafraîchis avec un demi et je téléphone à Nicole pour lui dire que je suis chez moi. Puis, vers 16h30 je profite d'une magnifique aire de pique-nique aménagée dans les bois pour déguster le pique-nique amené de Bordeaux et que je trimalle depuis ce matin. Bien m'en prit car il n'y a pas de chambre de libre à Bouxwiller (2 hôtels), ni à Phalsbourg (3 hôtels). Là on me recommande d'aller jusqu'à Lutzelbourg ; ça tombe bien, c'est justement mon prochain BPF, mais je demande qu'on téléphone pour être sûr d'une chambre.

La réservation est confirmée. Je quitte donc Phalsbourg, une belle ville fortifiée par Vauban sur le plateau et je me laisse glisser sur 5 Km de pure descente au fond de la vallée où se niche Lutzelbourg et mon hôtel.

Dimanche 1 Sept. : de Lutzelbourg à Neuf-Brisach (177 Km)

Ce matin, il pleut. J'enfile des sacs en plastique de supermarché pardessus mes souliers, la cape et je pars, toujours en descente, le long du canal de la Marne au Rhin, jusqu'à Saverne. De là je monte au Haut Barr, prochain BPF, un château fort dominant la plaine du Rhin. Je mijote dans ma cocotte-minute, c'est-à-dire sous ma cape : le temps est chaud et moite, je suis d'autant plus moite, et près du sommet j'entre dans les nuages. En fait arrivé au Haut Barr je verrai bien les ruines du château, mais pour la vue, je n'en ai profité qu'un petit instant par une trouée dans les nuages. Heureusement que l'hôtel était ouvert, de sorte que j'ai pu faire tamponner ma carte et prendre un café avant de redescendre sur Saverne.

La pluie cesse peu après Saverne mais le ciel reste lourd et orageux. A Molsheim je passe devant la fameuse usine Bugatti. Oui, elle existe toujours et a bien changé depuis le temps d'Ettore et de ses belles voitures. Elle travaille aujourd'hui pour l'armée et fait partie d'un consortium avec Hispano-Suiza. Je suis interloqué de voir sur le mur de l'usine une réclame rutilante pour la dernière-née de chez Renault (qu'en aurait pensé ce cher Ettore ?).

J'entame maintenant une belle montée jusqu'au monastère de St Odile (pointage BPF) dont le parking est bourré d'autocars de pèlerins et de touristes, et je redescends sur Barr où je déjeune. Pour la sieste, je suis la grande route jusqu'à Sélestat au lieu de la route des vins, sans doute plus pittoresque et plus tranquille, mais certainement plus bosselée. Ainsi je suis prêt pour la longue montée



Il y avait foule au Haut Koenigsbourg !

jusqu'au plus beau site de l'Alsace, le Haut Koenigsbourg et sa forteresse.

Malheureusement nous sommes un dimanche après-midi, le dernier de la période des vacances, et les voitures pullulent. Quelle circulation ! Et là-haut, quel méli-mélo : les parkings sont pleins, cela bouchonne, mais à vélo, et utilisant rageusement ma sonnette, j'arrive à me frayer un passage jusqu'au belvédère d'où l'on a vue sur Colmar et toute la plaine d'Alsace. Le kiosque devant l'entrée de la forteresse fait des affaires aujourd'hui débitant cartes postales, glaces, tartes et panachés par chopes de 1/2 litre. Je déguste une portion de tarte et une chope en même temps que la vue, où l'on voit que s'il fait soleil ici, il pleut de l'autre côté du Rhin et la Forêt Noire est cachée dans un banc de nuages.

Si la montée a été désagréable à cause de la circulation, je me régale dans la descente sur le bel asphalte et je pousse (sans pousser) des pointes à 60 Km/h. Je retraverse Sélestat et file maintenant vent arrière à travers la plaine jusqu'au prochain BPF à Diebolsheim, le plus beau village fleuri d'Alsace.

A l'entrée on est accueilli par un groupe alsacien en bois polychrome, dans un beau parterre de fleurs, avec au-dessous l'inscription "Que notre Alsace est belle !". Sur la place centrale se trouve une balançoire fleurie avec un petit Alsacien en bois peint à un bout et une petite Alsacienne à l'autre, en costume et en sabots, la balançoire étant mue automatiquement par de l'eau remplissant un godet à un bout. C'est absolument charmant.



Que notre Alsace est belle !

Virant au sud, je me dirige maintenant sur Neuf-Brisach (BPF), encore une vieille ville fortifiée par Vauban. J'ai le vent contraire sur le 1/4 avant et si le soleil couchant brille en Alsace, il pleut en Bade avec de beaux arcs-en-ciel à gauche. J'arrive à l'Hôtel de France à 20h et pour dîner je déguste un excellent poulet au Riesling avec des spätzli.



La balançoire à eau de Diebolsheim!

Lundi 2 Septembre : de Neuf-Brisach à Roppe (168 Km)

Je quitte l'hôtel à 8h15 et me dirige sur Colmar par un temps splendide. Au loin je vois la ligne bleue des Vosges et le promontoire du Haut Koenigsbourg. Je m'attarde à visiter le vieux Colmar (BPF) et ses rues piétonnes, puis je prends la route des vins pour grimper à Riquewihr, encore un lieu typique, comme tous les lieux choisis pour le Brevet des Provinces Françaises. Je parcours la rue principale à pied, pour mieux en voir ses maisons à colombages sculptés et leurs détails architecturaux. Un brouhaha insolite me frappe les tympans et je vois qu'un car de touristes américains a débarqué ; ils sont bardés d'appareils photos, les femmes habillées de couleurs criardes et chacun affiche son nom sur un énorme macaron en plastique jaune porté en sautoir.

Je quitte Riquewihr presque à regret et traversant Kayersberg, autre bourgade très pittoresque, j'attaque la montée au Bonhomme. Soudain je vois que la route est barrée par la Gendarmerie. Que se passe-t-il ? Le génie (quel génie, civil ou militaire ?) va faire sauter la cheminée d'une usine désaffectée 300m plus loin, au bord de la route. Déjà on voit des reporters un peu plus loin, appareils photos en visée pour filmer l'événement. Petit à petit la circulation s'accumule, même un convoi militaire, et les bidasses descendent de leur camion pour être aux premières loges ; l'un d'eux dit que c'eût



Les maisons à colombages de Riquewihr

été un excellent exercice de tir au canon de 75 que de descendre cette cheminée par morceaux. Moi-même, ayant pris une photo avec la cheminée encore debout, j'attends l'oeil rivé au viseur de manière à en filmer la chute. Cinq minutes passent, puis dix, puis quinze, mais rien ne se passe (à part les minutes !) et un gradé avec un walkie-talkie appelle le gendarme de service : c'est raté pour aujourd'hui, il peut laisser passer la circulation. J'en conserve donc une belle photo d'une usine avec une cheminée.



Les cheminées qui ne voulaient pas sauter !

Au Bonhomme je m'arrête à l'hôtel du Lion d'Or où je suis accueilli comme un vieil ami. Je leur explique que je reprends mon périple avec mon copain, que je retrouve à Delle demain soir ; je leur fais tamponner ma carte de route prouvant que j'ai repris le départ là où je m'étais arrêté et j'en profite pour y déjeuner (c'est du couscous que j'aime tant).

La sieste se passe à monter au col du Bonhomme en plein cagnard mais poussant tout petit tout petit. A partir du col on suit la route des crêtes qui, si elle reste en altitude, n'en est pas moins assez vallonnée. Certes le temps splendide ajoute à la beauté de la route puisque, selon le versant qu'on suit, on a tantôt vue sur la plaine du Rhin, tantôt sur la vallée à l'ouest et le lac de Wildenstein.

Au Grand Ballon, point culminant des Vosges, je rencontre deux cyclotouristes allemands. Ils sont très intéressés par mon petit rétroviseur à lunettes et j'en prends commande pour deux que je leur enverrai à mon retour (c'est mon fils Alain qui me les fabrique). La route passe encore devant le grand cimetière militaire de la guerre de 14-18 du Hartmanwillerskopf. Je l'ai déjà visité lors de précédentes vacances dans les Vosges, mais je ne peux m'empêcher de le revisiter et rendre un hommage silencieux à ceux qui y reposent.

Après une belle descente sur Cernay (fini les Vosges), je me dirige sur Rougemont-le-Château (un BPF) espérant y trouver un gîte pour la nuit. Pas de chance, le seul hôtel y est fermé. On me suggère l'Auberge de Leval à 4 Km de là, mais elle est complète. Je me dirige donc sur Belfort en me disant que là au moins, vu le nombre d'hôtels, je trouverai de la place, mais à Roppe je trouve un petit hôtel en bordure de la nationale qui m'offre une chambre donnant précisément sur celle-ci. Bah ! j'ai assez roulé pour aujourd'hui et même si les camions passent sous ma fenêtre, ce n'est pas cela qui m'empêchera de dormir ; au contraire, ce sera un excellent réveil-matin pour le lendemain ; je prends donc, surtout que le prix est très raisonnable. Pour le dîner on me servira une cuisse de dinde avec des pâtes. C'est impressionnant une cuisse de dinde et malgré mon appétit, j'aurai du mal à la finir.

Mardi 3 Septembre : de Roppe à Delle (141 Km)

Parti avant l'aurore (mon réveille-matin a bien fonctionné et les jours raccourcissent) je prends mon petit déjeuner au buffet de la gare de Belfort et j'en profite pour vérifier que le vélo d'André est bien arrivé. Le jour étant levé, le ciel est bien chargé et je me dirige sur mon premier BPF de la journée : Cravanche, dans la banlieue nord de Belfort. Je n'y ai vraiment rien trouvé de remarquable, si ce n'est l'usine Alstom où l'on fabrique les TGV.

En route pour le BPF suivant, le Ballon d'Alsace. J'y suis déjà monté à deux reprises mais je ne collectionnais pas les BPF à l'époque ; je vais donc avoir le plaisir de le regrimper, et cette fois-ci par le sud alors que les deux autres fois c'était par le nord. Jusqu'à Giromagny, pas de problème, mais le ciel au-dessus de la montagne devient de plus en plus noir. Quatre kilomètres plus loin, au pied des premiers lacets, la douche céleste commence, accompagnée d'un vent violent. Je mets la cape et le mijotage commence.

J'aime rouler sous la pluie. Cela ne veut pas dire que je souhaite la pluie, mais de rouler bien au chaud sous la cape alors qu'on entend la pluie crépiter dessus a un certain charme ; d'autant plus que la pluie à la campagne fait naître tout un nouveau monde d'odeurs et de parfums très agréables. Mais il ne faut pas qu'il y ait de vent, ce qui n'était pas le cas aujourd'hui. Suivant les lacets je l'avais devant, derrière, sur un côté ou sur l'autre, ou quelquefois il semblait venir de partout à la fois. Tant que je grimpais dans la forêt de sapins cela n'allait pas trop mal, mais près du sommet, lorsque je quittai l'abri des pins pour traverser les 3 Km de lande me séparant de l'auberge au sommet, ce fut atroce. Un vent de travers de 40 à 50 Km/h me faisait zigzaguer d'un côté à l'autre de la route à chaque rafale et ma cape claquait comme un fouet.

Enfin l'auberge ; j'abandonnai mon vélo contre le mur et m'y précipitai, y trouvant une douce chaleur par rapport au froid glacial du dehors. Trempé de sueur, je demandai si je pouvais prendre une douche chaude ; craignant un peu pour ses moquettes, madame l'aubergiste me tendit quand même une clé de chambre en me priant de faire attention. Oh ! surprise, la cabine de douche était munie d'un radiateur électrique soufflant : je commençai donc par rincer ma chemise de corps à l'eau chaude, à l'essorer à fond, puis à la tenir devant le radiateur pour la faire sécher. Ensuite je me prélassai sous une bonne douche chaude. Finalement je me rhabillai en ajoutant jambières et pullover en laine bien secs tirés de ma sacoche.

Ainsi réchauffé et habillé de sec, je pensai à me restaurer un peu et commandai une omelette et une portion de tarte aux myrtilles, le tout arrosé d'un thé bien bouillant. Pendant que je mangeais je vis arriver trois jeunes coureurs cyclistes belfortains qui eux aussi venaient d'escalader le Ballon, mais qui n'avaient pour se couvrir que leur maillot en coton et un mince K-Way. Ils se réchauffèrent, eux aussi, avec un chocolat chaud, mais je les plaignais pour la descente.

Pour redescendre le Ballon, j'enfilai pantalon imperméable par-dessus mes jambières, mon blouson en Goretex et ma cape imperméable. Ainsi pus-je affronter les éléments sans avoir froid et retrouver la chaleur relative de la vallée. Il pleut, il pleut à seaux, comme lors de notre fameux voyage en Ariège. J'enlève mes chaussettes et roule pieds nus dans mes souliers.

Par Masevaux et Altkirch je me dirige sur Ferrette (BPF) que j'atteins vers 15h30.

Ayant de nouveau un creux dans l'estomac, le vieux cafetier consent à me servir du pain et du fromage plus une bière, le tout pour 8F seulement ! Quatre joyeux vieux compères sont attablés dans la salle et blaguent et rient en alsacien. On n'a pas l'air de s'ennuyer dans les villages, là-bas !

Je renfile la cape pour rejoindre Courcelles, mon dernier BPF avant Delle ; le temps se lève enfin et je finirai l'après-midi sous le soleil. A Courcelles, petit village, il y a bien une belle église mais je ne vois aucun commerce, sinon, accroché au mur d'une ferme, un panneau Totalgaz. Je sonne : non ce n'est pas un commerce mais "Ah, vous voulez un coup de tampon ?" et avant que je ne puisse dire quoi que ce soit, l'accorte jeune fille qui a ouvert la porte en sort un et orne ma carte d'un "Léon Fleury - Cultivateur - Courcelles". Que demander de plus? Très satisfait, je la remercie et prends enfin la route de Delle, où je vais retrouver André.

Je cherche longtemps l'Hôtel Moderne dans Delle et le trouve juste au moment où un autre déluge commence. Deuxième bonne douche chaude de la journée (après les douches froides du ciel !) et attablé devant une bonne bière j'écris cartes postales à mes amis et consigne mes notes de voyage dans mon carnet jusqu'à ce qu'une bonne tape dans le dos me ramène à l'instant présent : André vient d'arriver !

Deuxième Partie

Mercredi 4 Septembre : de Delle à Mouthe (164 Km)

Départ à 7h45 sous un ciel gris et menaçant, vent debout, vent qui durera toute la journée. Quelques gouttes de pluie de temps en temps au début, puis éclaircies de plus en plus belles au cours de la journée.

Je suis content d'avoir retrouvé André et d'avoir à nouveau un compagnon de route agréable. A Valentigney nous rejoignons la vallée du Doubs, dont nous remonterons le cours jusqu'à sa source. Valentigney, c'est l'usine des cycles Peugeot qui s'étend de chaque côté de la route sur presque deux kilomètres mais nous avons beau écarquiller les yeux, nous ne verrons pas un seul vélo ou même morceau de vélo autour des nombreux bâtiments de cette usine ou à travers les portes qui étaient ouvertes. Mystère ! Je fais remarquer à André que le parcours du Tour de France passe devant deux des trois principaux constructeurs de vélos en France : Gitane à Machecoul, en Vendée, et Peugeot à Valentigney.

Bien que ponctuée d'usines plus ou moins importantes, la vallée du Doubs est très agréable à la vue, bordée qu'elle est de chaque côté par des collines ou des escarpements bien boisés. A Pont-de-Roide la route change de rive et suit la rivière de plus près, la vallée étant plus encaissée.

Une surprise nous attend à St Hippolyte : une bonne côte à la sortie de la ville. En effet, si nous avons bien examiné la carte, nous aurions vu que nous quittons la vallée du Doubs pendant une cinquantaine de kilomètres, celui-ci allant faire un crochet du côté de la Suisse. Nous grimpons donc sur un haut plateau à 800m d'altitude, beaucoup plus dégagé, où le vent (toujours debout) nous atteindra plus facilement et où la température est nettement plus fraîche : est-ce pour rimer avec Maïche, où je fais quelques emplettes et poste un colis de cartes désormais inutiles à Nicole, histoire de m'alléger. Il y fait d'ailleurs tellement froid que je demande un vieux journal au patron du café afin de le caler sous mon pullover pour mieux résister aux atteintes du vent, mais j'aurai du mal à me réchauffer tout le reste de la journée.

Peu avant Morteau nous faisons un crochet à gauche pour visiter le Saut du Doubs (BPF). A Villers-le-Lac nous déjeunons de justesse : il est déjà 13h30 et le menu du jour est épuisé mais le restaurateur offre de nous préparer un plat de pâtes avec la sauce qui reste des rognons, et de l'épaule fumée comme viande. En fait, ce fut copieux et délicieux.

Nous longeons à nouveau le Doubs, plus petit, puisque nous approchons de sa source, mais tout aussi pittoresque : défilé du Coin de la Roche, défilé d'Entre Roches, Montbenoît (BPF) et son abbaye, Pontarlier et, le clou de la journée : le Lac de St Point (BPF) qui miroite sous le soleil de cette belle fin d'après-midi. Entouré de pêcheurs, il semble couvert de poules d'eau, de canards et de cygnes. Insensiblement mais depuis des kilomètres, notre route s'est élevée et nous sommes maintenant à plus de 900m d'altitude tout en ayant l'impression d'être en plaine, le paysage n'étant que doucement vallonné.

Enfin nous atteignons Mouthe, source du Doubs à 935m d'altitude, et notre étape pour la nuit. L'Hôtel du Commerce est immense : notre chambre fait au moins six mètres sur huit et la salle à manger, où il n'y a que 5 ou 6 convives à cette époque de l'année, fait au moins 120 mètres carrés. L'hôtel date de 1920 et semble tout à fait disproportionné par rapport à la taille du village. Les patrons sont très accueillants et mon linge sera mis à sécher pour la nuit à la cuisine, juste au-dessus de l'immense fourneau.

Jeudi 5 Septembre : de Mouthe à Thonon (137 Km)

Départ à 7h, l'estomac vide. Le ciel est clair mais il fait frisquet (7°). La route continue dans le même genre de paysage de haut plateau jurassien jusqu'à St Laurent en Grandvaux où nous tournons à droite sur la RN5 vers le col de la Savine qui culmine à 1028m. Pour nous ce col ne sera qu'une côtelette puisque nous sommes déjà à 908m et passé le col nous trouvons une grande descente sur Morbiers et la vallée de la Bienne.

A Morbiers, voyant un hôtel ouvert, nous décidons d'y prendre notre petit déjeuner. Le beurre empaqueté me semble rance, mais je ne dis rien. Le café au lait nous semble curieux, sans que nous sachions exactement pourquoi, jusqu'à ce qu'un autre client s'exclame "Mais le lait est tourné !". Là, quand même, la propriétaire s'est excusée et nous a resservi du café au lait frais.

L'estomac correctement lesté, nous attaquons la longue montée aux Rousses, station de ski bien connue. La route (RN5) est un vrai boulevard, la montée douce, la circulation insignifiante et le soleil commence à réchauffer l'atmosphère. Des Rousses au col de la Faucille, la route n'est qu'un faux plat et c'est à près de 30 Km/h sur le grand braquet que nous franchissons le col. Mais la descente sur Gex est nettement raide et l'on comprend le rictus sur le visage des quelques cyclos que nous croisons.

Tout à coup, à la sortie d'un virage peu après le sommet, une trouée dans les arbres offre un magnifique point de vue sur tout le lac Léman au premier plan et les cimes enneigées des Alpes derrière. Nous restons un bon moment à contempler ce spectacle grandiose avant de prendre quelques photos et renfourcher nos montures.

Il est midi, et à l'entrée de Gex je vois un restaurant accueillant. Je pose mon vélo contre le mur de l'établissement et mon pied marche sur quelque chose de mou ; je vous le donne en mille, ce n'est pas une invention de mon esprit pour le jeu de mots : c'était bel et bien un tampon Jex. Ce restaurant est



La vue en descendant de La Faucille vers Gex

remarquable aussi par le dada du propriétaire qui collectionne les vieux postes de TSF à lampes. Il y en a partout : dans les deux salles, au dessus du bar, dans les toilettes, de tous les modèles, depuis les premiers datant d'environ 1928 aux derniers des années 50, et tous en état de marche (dit-il).



Genève, ses parcs, ses bateaux et son fameux jet d'eau

Comme ce soir nous faisons étape chez mon frère que je n'ai pas vu depuis plusieurs années, nous ne pouvons pas arriver à la dernière minute et repartir à la première heure, comme dans un hôtel. Nous décidons donc, avec André de couper par Ferney-Voltaire et Genève au lieu d'aller tourner par Collonges et St Julien en Genevois. A la douane on nous fait simplement signe de passer et nous voilà, pour une heure, en Suisse.

Une différence importante pour les cyclistes et que nous apprenons presque à nos dépens, c'est qu'en Suisse les panneaux pour les autoroutes sont en vert alors que les panneaux pour les routes ordinaires sont en bleu, juste le contraire de la France. Nous évitons l'autoroute de justesse, et nous voilà longeant le lac à Genève, devant tous les hôtels super-luxe d'un côté et les yachts des nababs de l'autre. Nous nous arrêtons pour prendre quelques photos, et admirer le fameux jet d'eau.

Il y a beaucoup de circulation mais de bonnes pistes cyclables et nous nous retrouvons bientôt sur la petite route qui longe la rive sud du lac et traverse tous les petits villages pittoresques d'Hermance, Yvoire (que nous visiterons à pied) et Sciez. Les douaniers ne nous arrêtent pas plus à la sortie qu'à l'entrée (qu'est-ce qu'on pourrait passer comme contrebande !). Les écureuils suisses qui traversent la route semblent vraiment aussi apprivoisés que des chats domestiques et ne se soucient aucunement de notre approche.

Enfin nous voilà à Thonon. Nous pointons nos cartes de route au port et nous nous mettons à la recherche de la maison de mon frère, car je ne me rappelle plus trop où elle se trouve. La deuxième tentative est fructueuse, mais il n'y a personne à la maison. Comme l'on m'a dit où trouver une clé, je fais les honneurs de la maison à André ; nous prenons une douche ; je profite de la machine à laver pour faire une lessive et nous attendons nos hôtes.

Ma belle-soeur et ma nièce arrivent enfin mais je ne vais voir ni mon frère ni mon neveu : ceux-ci sont en bateau sur le lac à assurer le support technique pour une équipe de jeunes écossais qui tentent de rallier Montreux à Genève à la nage par relais en moins de 24 heures. Au moins je pourrai lui dire deux mots sur la CB aux heures prévues pour les communications avec la maison. Mais nous passerons une excellente soirée avec la moitié visible de la famille. Merci Simone, merci Ahanne !.

Vendredi 6 Septembre : de Thonon à Celliers (156 Km)

Petit déjeuner à 7h et conversation avec mon frère par radio. Finalement nous partons à 7h45 sous un ciel lourd et chargé, donnant des luminosités curieuses sur le lac. En fin de compte le ciel nous sera propice : pas de pluie du tout et une fin de journée bien dégagée.

Nous quittons Thonon par les gorges de la Dranse, très roulantes, ainsi que la montée aux Gets. La descente sur Taninges est frigorifiante mais nous nous réchauffons à nouveau en montant sur Châtillon par une côte moins dure que nous ne le pensions. Route roulante et agréable de Cluses à Sallanches, la plupart de la circulation empruntant l'autoroute qui lui est parallèle.

La montée de Sallanches vers Combloux est beaucoup plus raide que nous ne pensions et André grogne. Je le prends en photo en plein effort avec le Mont Blanc en arrière-plan pour qu'il en ait quand même un bon souvenir.

A l'entrée de Combloux l'hôtel des Granits a l'air accueillant et nous nous y arrêtons pour déjeuner. A peine sommes-nous assis que le patron nous amène une grande carafe d'eau fraîche mais non glacée, juste comme il faut pour des cyclistes assoifés, et ne nous demande même pas si nous voulons du vin. Nous en concluons qu'il doit recevoir beaucoup de nos confrères. Le déjeuner est rapide et délicieux et les yaourts maison sont si bons que nous en demandons un deuxième qui nous sera servi sans supplément. Retenez donc le nom de la maison ! !



La montée vers Combloux avec le Mont Blanc au fond

Bien lestés, nous nous remettons en route doucement et continuons notre montée sur Megève. Quelques instants plus tard, grands coups de klaxon dans notre dos et nous pestons contre cet automobiliste qui ne respecte pas la tranquillité des cyclos ; en fait, c'est le patron de l'hôtel qui nous amène gentiment la musette qu'André avait oublié sous sa chaise ! Oh ! Merci monsieur !

Le col de Megève passé, nous nous laissons glisser le long des gorges de l'Arly vers Ugine. La route est barrée pour travaux mais nous tentons le coup quand même et ça passe : il y a simplement 100m de voie unique, puis 10 Km de belle route entièrement à nous. Après Ugine nous filons sur Albertville par la grand-route. André mène et je "suce" sa roue (lui, c'est un rouleur, pas moi, et je profite de ses capacités dans ce domaine). Tout à coup je rigole : une immense sauterelle verte est accrochée de ses six pattes au bonnet en laine d'André, résistant au vent ; elle fera ainsi 8 Km de "vélostop" à l'insu de son transporteur. Ce n'est qu'à l'entrée d'Albertville que je dirai à André de se regarder dans une glace et qu'il en rira aussi.

A Albertville il n'est que 15h30 ; c'est un peu tôt pour s'arrêter et le prochain obstacle est le col de la Madeleine, un obstacle respectable qui en principe est pour demain. Les hôtels doivent être rares et il vaut mieux être prudent. Nous prenons donc un thé dans un café (c'est comme ça en France !) et je demande l'annuaire du téléphone. Il semble qu'il y aurait un hôtel à Celliers, à 10 Km en deçà du sommet du col ; cela nous conviendrait bien s'il est ouvert. Je téléphone, oui, il est ouvert et peut nous héberger. Chouette !

Nous repartons tranquillement, le gîte assuré, pour faire les 37 Km qui nous restent et avalons d'abord les 18 Km de faux-plat le long de la vallée de l'Isère jusqu'à N.D. de Briançon, là où démarre la route du col de la Madeleine, là où on va s'amuser. En effet, nous sommes à 450m d'altitude et notre hôtel se trouve à 1282m, donc il nous faut grimper un peu plus de 800m en 17 Km, ce qui donne mathématiquement une pente moyenne de 4,7% ; facile, quoi. Oui, mais la montagne ne connaît pas les mathématiques et dès le pont sur l'Isère franchi on se tape un petit 12% de derrière les fagots qui n'est pas piqué de vers pendant un kilomètre ou deux. André a été un peu surpris et a cafouillé un peu à trouver le bon braquet ; moi, j'étais déjà passé par là et j'avais tout de suite mis tout à gauche², c'est-à-dire 26x28 (eh oui, moins que le tour de roue !) ; avec ça on passe partout, même en fin de journée, et ayant serré les cale-pieds, j'ai pédalé gentiment pendant une heure et demie, sans me presser, et nous avons atteint Celliers et l'hôtel à 18h45.

L'agencement des chambres est un peu fruste mais le repas est excellent et on nous accordera deux soupieres de potage, la potion magique des cyclos. De plus on nous prépare un plateau pour le petit déjeuner demain matin avec une bonne thermos de café au lait pour ne pas que nous partions l'estomac vide. Que demander de plus ?

Samedi 7 Septembre : de Celliers à Briançon (127 Km)

Le café au lait dans les thermos était presque froid mais la confiture de myrtilles maison était excellente. A 7h15 nous attaquons les dix derniers kilomètres pour le sommet, démarrant sur un tout petit braquet pour se remettre en jambes. Il fait froid, mais la montée a vite fait de nous réchauffer. L'air est calme et le ciel serein ; aucune circulation sur une



La montée vers la Madeleine au petit matin

² Jargon cycliste qui indique que la chaîne est sur le petit plateau à l'avant (le plus à gauche) et le grand pignon à l'arrière (aussi le plus à gauche), donnant ainsi le plus petit développement.

si petite route, seuls le tintement des clarines des vaches et le croassement des quelques corbeaux viennent troubler le silence. Je m'arrête plusieurs fois prendre des photos, mais je sais bien que la petite lucarne, même avec un grand angle, ne rendra pas le calme, la majesté, l'atmosphère, ni surtout l'étendue du spectacle grandiose qui s'offre à mes yeux.



A 8h30 j'atteins le sommet et mon thermomètre n'indique que 8°. André est déjà passé mais moi je prends mon temps pour enfiler tout ce que j'ai comme vêtements chauds et de protection pour affronter la descente. Nous devons pointer à St François Longchapt, à mi-descente, et bien avant je rattrape et double André.

Il faut dire que si nos allures naturelles sont en gros les mêmes sur le plat et dans les montées, il n'en est pas du tout de même pour les descentes. J'ai des pneus plus gros, confiance dans mon matériel, une bonne vue, et je connais mes distances de freinage sur sol sec et sur sol mouillé, ce qui fait qu'en général je ne me sers de mes freins que lorsqu'il y en a vraiment besoin. André est un anxieux, qui pense à tout ce qui pourrait arriver (éclatement, rupture de rayons ou de câble de frein, et j'en passe), de plus il souffre du vertige, ce qui fait qu'il descend toujours freins serrés, collé au côté amont de la route. Cela fait que je n'ai aucun mal à le rattraper s'il a passé le sommet avant moi, et que je l'attends pendant plusieurs minutes, voire quarts d'heure en bas des cols.

A l'entrée de St François il y a deux routes possibles qui se rejoignent à la sortie ; je prends celle de gauche, qui m'a l'air d'être la principale et je trouve un café-tabac pour faire tamponner mon carnet de route. J'attends quelques instants et ne voyant pas venir André, je me dis qu'il lui est peut-être arrivé quelque chose dans la descente. Je remets donc un petit braquet et entame la remontée pour aller le chercher. Revenu à l'entrée de la station je scrute la montagne mais ne vois pas de silhouette humaine dans les lacets au-dessus. Un autochtone passe à ce moment-là et je lui demande s'il n'a pas vu un autre cycliste ; il me répond que oui, mais qu'il a pris l'autre route. Sacré André ! me faire remonter tout ça pour rien ! Je repique vers l'aval, et effectivement le double dans la descente. A La Chambre (le bas du col, 11 Km plus loin), où la température est nettement plus élevée, j'ai le temps d'enlever tranquillement un à un tous les vêtements chauds enfilés pour la descente et de passer un coup de fil à Nicole avant de voir arriver André.

La vallée de la Maurienne, que nous devons remonter pendant 24 Km, est le purgatoire après le paradis : smog à cause de toutes les usines et circulation intense de camions pour la même raison. J'ai horreur de ce tronçon de route, emprunté précédemment lors d'un BRA, non seulement à cause des deux raisons données ci-dessus, mais parce que très large, voire à quatre voies par endroits, elle paraît plate ou

en très légère montée à l'oeil alors que sa pente réelle est beaucoup plus importante. Elle vous sape ainsi le moral, car vous croyant sur du plat vous vous demandez pourquoi vous n'avancez pas, vous vous dites que vous devez être à bout de forces, et cela juste avant d'affronter le tandem Télégraphe-Galibier. Connaissant donc la trahison de la route, je fais part de mon expérience à André et lui dis que s'il pense être fatigué, c'est parce que cela monte vraiment.

A St Michel de Maurienne, au pied du col du Télégraphe, il n'est que 11h, trop tôt pour déjeuner. Nous n'allons pas gaspiller notre temps à attendre midi, mais d'un autre côté nous avons besoin d'un peu de carburant pour attaquer ce col. J'avise un snack qui proclame "casse-croûte à toute heure" et demande si nous pouvons avoir une omelette précédée d'une assiette de charcuterie. Mais certainement. Pendant que nous mangeons, arrive un autre client, un scooteriste d'un certain âge qui se contente lui d'un sandwich, et nous entamons un brin de causette. Il est d'Arcachon ! Le monde est décidément bien petit.

L'estomac plein, nous entamons la montée du Télégraphe, ainsi nommé parce qu'il y a un ancien fort au sommet, avec (jadis) un télégraphe Chappe. Ce fort, on le voit très bien depuis le fond de la vallée et comme il paraît très haut, on se demande bien dans quel état on va y arriver. En fait, si elle est longue (11,5 Km) la montée est très belle : une route large, à pente régulière, en majeure partie ombragée, avec de beaux lacets, et comme on escalade le côté d'une vallée glaciaire en U, on a constamment une très belle vue sur le fond de la vallée, et sur l'autre côté de l'U. Il suffit donc de choisir un braquet facile (à condition d'en avoir), de passer son temps à regarder la vue, et environ une heure plus tard vous êtes au sommet, sans vous être ennuyé un seul instant.

Du Télégraphe, la route redescend un peu sur Valloire avant de remonter vers le Galibier. Nous profitons donc de Valloire pour y déguster un thé et une chocolatine, disons le dessert qui nous avait fait défaut en bas, et nous attaquons le Galibier. En fait, tout cyclotouriste ayant l'expérience de la montagne vous dira que le terme "attaquons" est mal choisi. En effet, si vous "attaquez" la montagne, elle aura le dessus. La montagne est une leçon d'humilité. Mais si vous êtes humble, si vous admettez qu'elle est là depuis des millénaires et que vous n'êtes qu'une paille chétive, si vous la "grignotez" tout doucement avec un tout petit développement, alors elle sera votre amie et vous donnera des satisfactions à sa mesure !

Au Plan Lachat, dernière possibilité de se ravitailler avant le sommet encore 8 Km plus loin et 700m plus haut, re-thé, et cette fois-ci une tartelette aux myrtilles. Une heure et quelque plus tard nous atteignons le sommet, où nous rencontrons un cyclo hollandais, ce qui nous permet de nous photographier mutuellement avec nos appareils



respectifs. Il n'y a plus qu'à se laisser glisser via le col du Lautaret, à 600m en contrebas, jusqu'à Briançon, 34 Km plus loin, sans donner un coup de pédale ou presque, filant comme le vent puisqu'en effet nous avons un fort vent dans le dos (mon compteur enregistrera une pointe de 62,7 Km/h !).

L'Hôtel de Paris est très bien ; la route devant est en travaux, donc fermée, ce n'est donc pas le bruit de la circulation qui nous réveillera. Par contre ils ont un mariage, alors pas moyen d'y dîner. Nous trouvons en ville un Grill-Express très convenable pour un bon dîner suivi d'un café liégeois et en retournant à notre hôtel nous téléphonons à nos épouses, ainsi qu'aux Derenne pour leur confirmer notre visite le surlendemain soir. André est content : il craignait un peu les grands cols des Alpes, mais jusqu'ici ils lui ont été favorables. Pour moi ce sont des amis de longue date et je dois avouer que ce qui m'attirait le plus dans ce Tour de France, c'était le plaisir de les retrouver encore une fois.



Dimanche 8 Septembre : de Briançon à Jausiers (123 Km)

Départ de l'hôtel à 7h40 après un copieux petit déjeuner pour entamer la grimpe de l'Izoard avant même d'être sorti de Briançon. Le ciel est pur, il n'y a pas de vent, il fait encore frais, il n'y a pas encore de circulation à cette heure-là, c'est un vrai délice.

Une petite redescente avant Cervières, puis tout à gauche pour déguster calmement la plus belle partie de ce col, raide, certes, à travers le bois de Péméant jusqu'au Refuge Napoléon (Napoléon III, pas Ier) à deux kilomètres du sommet, là où commence la fameuse Casse Déserte. Nous profitons du refuge pour prendre notre deuxième petit déjeuner, au soleil, en compagnie d'une jeepée de trouffions en exercice, et voyons monter quelques autres cyclos sans bagages qui doivent être en promenade dominicale.



Nous continuons jusqu'au sommet, prenons quelques photos, puis je dis momentanément au revoir à André, lui donnant rendez-vous en fin d'après-midi au sommet du col de Vars. En effet, je suis si près de St Véran que c'est dommage de ne pas y faire un crochet afin d'obtenir un tampon sur ma carte du BPF. Comme St Véran est à 2040m d'altitude, soit 700m de dénivelé supplémentaire à grimper par rapport à notre route normale, André ne tient pas à m'accompagner : il ne collectionne pas les BPF et appréhende un peu le col de Vars que moi je connais bien.

Je lâche tout ou presque dans une grisante descente jusqu'au carrefour de la route de Château Queyras, où je tourne à gauche alors qu'André, qui descend prudemment à son habitude, ira tout droit. Peu après le carrefour je cache mes bagages dans un fourré : comme je vais revenir sur mes pas, ce n'est quand même pas la peine de hisser tout cela jusqu'à St Véran. Du coup j'ai du mal à tenir mon équilibre sur le vélo : l'inertie des bagages à laquelle je m'étais habitué ayant disparu, j'ai tendance à surcorriger et je zigzague comme un débutant. Par contre j'ai l'impression que mon vélo a des ailes et qu'il répond à la moindre sollicitation sur les pédales. Doucement ! 700m c'est 700m, bagages ou pas, et il y aura encore le col de Vars après.

Je traverse Château Queyras, pittoresque petite bourgade fortifiée qui dans un autre âge défendait l'accès de la vallée, et un peu plus loin je tourne à droite pour St Véran. La montée commence pour de bon ; le soleil étant presque au zénith et le vent arrivant de l'arrière, il fait très chaud et je transpire abondamment. A La Chalp, je trouve la route quasi bloquée ; elle n'est pas large, il vient d'y avoir une fête folklorique et autocars et voitures essayent tous de manoeuvrer en même temps pour en repartir ; je lance des drelin drelin rageurs avec ma sonnette et les piétons finissent pas s'écarter pour me laisser passer.

Ayant réussi à m'extraire de La Chalp, une deuxième surprise désagréable m'attend : la route jusqu'à St Véran est en travaux : ce n'est plus du bitume mais du macadam bien sec (vérifiez la signification de ce terme dans votre Petit Larousse) et ça monte raide. Chaque voiture qui passe soulève donc un nuage de poussière et je me sens de plus en plus silicosé !

Enfin voici St Véran. J'avise un panneau d'hôtel-restaurant Logis de France et me dis que je vais pouvoir déjeuner. Hélas l'hôtel est fermé pour congés et ses propriétaires sont précisément en train de mettre leurs bagages dans leur voiture. Au moins ils me tamponnent gentiment ma carte, mais m'avertissent qu'il n'y a nulle part ailleurs où déjeuner à St Véran. Je fais demi-tour et me retape la route en travaux, mais en descente c'est quand même moins pénible. A La Chalp et à Molines les restaurants sont pleins, et d'ailleurs je ne tiens pas à passer trois heures à table. A Ville-Vieille j'avise une pâtisserie encore ouverte et j'y achète un feuilleté au fromage, un chausson aux pommes et une meringue. Je les dégusterai un peu plus loin à la terrasse ombragée d'un café avec un bon demi de bière suivi d'un café. Les cyclotouristes ont parfois de bien curieux repas !

Je récupère mes bagages et descends les gorges du Guil mais je dois pédaler ferme tant le vent de face y est violent. A la sortie des gorges je contemple Mont Dauphin, en contrebas à droite, encore une place forte de Vauban, puis traverse Guillestre et, en plein cagnard, attaque la dernière difficulté de la journée : le col de Vars, non sans avoir pris la précaution de remplir mon bidon à une fontaine à la sortie du bourg.

Tout à gauche, lentement mais sûrement, j'entame le col. La route s'élève d'abord

rapidement par une série de larges lacets, d'où l'on a une belle vue sur Guillestre, au pied, mais aussi sur le massif du Pelvoux dans le lointain, où l'on distingue nettement le grand Glacier Blanc entre le Pic du Pelvoux et le Pic des Agneaux. Suis-je en France ou en Allemagne? En effet, je suis constamment doublé non seulement par des dizaines de motos immatriculées outre-Rhin, mais par de nombreux cyclo-sportifs, poussant des braquets nettement plus gros que moi sur des vélos super allégés. Ils me saluent par des "Hop hop hop !" au passage (ceux qui ne sont pas trop essoufflés), équivalent teuton, sans doute, pour "Vas-y Poupou !" J'apprendrai au sommet, en bavardant quelques instants avec l'un d'eux, qu'il n'y avait aucun rapport entre les motards et les cyclistes, mais qu'un club vélo allemand avait organisé un voyage accompagné dans les Alpes pour offrir à ses membres le plaisir de grimper des cols aux noms prestigieux.

La première série de lacets grimpée, on se retrouve d'abord sur un peu de plat, puis une belle descente sur St Marcellin de Vars, suivi immédiatement de Ste Marie de Vars, après quoi l'on attaque la deuxième partie du col. Ce genre de descente intermédiaire vous inspire toujours des réflexions contradictoires : un morceau de descente est bien agréable pour se reposer et pour être rafraîchi par le vent de la vitesse, mais cela fait autant de dénivelé de grimpé pour rien et qu'il va falloir grimper de nouveau pour atteindre le sommet. La pensée qui prédomine dépend évidemment de la forme du cyclo à ce moment là !

Mon bidon est presque vide (comme pour les voitures, la consommation est nettement supérieure dans les montées !), ma soif est grande et je pense à un bon demi dans un bistrot : hélas ! tout est fermé dans les deux villages sus-mentionnés et pensant le faire au bistrot, je n'ai pas rempli mon bidon à la fontaine de Ste Marie, d'autant plus qu'il y aura sans doute un café ouvert à la station de Vars Les Claux. La route monte raide, je traverse Les Claux en scrutant les établissements publics : tous fermés et mon bidon est maintenant vide. Heureusement la pente sur les derniers 4 Km du col est nettement moins raide et la chaleur moins forte à cause de l'altitude.

J'atteins enfin le sommet et je retrouve André qui m'attend déjà depuis un bon moment. Je fais pointer mon carnet de route au stand de souvenirs de droite (il y en a deux, un de chaque côté de la route). Il est tenu par une vieille femme du pays qui, m'entendant dire à André que je mangerais bien quelque chose avec la canette qu'elle vient de me servir mais que je n'ai plus rien, m'offre un quignon de pain de campagne et du fromage de chèvre de sa propre fabrication, m'expliquant que c'était tout ce qui restait du casse-croûte qu'elle amenait tous les jours pour elle-même, et si elle me facturait la canette et les cartes postales, elle refusa de prendre quoi que ce soit pour le reste. Merci brave dame !

Il fait bon frais là-haut, la vue est splendide dans le doux soleil d'une belle fin d'après-midi, il n'y a plus qu'à se laisser glisser jusqu'à Jausiers pratiquement sans donner un coup de pédale, alors je prends mon temps tandis qu'André s'est déjà lancé dans la descente. C'est ainsi que je bavarderai quelques instants avec les chauffeurs de la voiture de support de l'équipe de cyclistes allemands qui attendaient les derniers avant de repartir et que j'aurai l'explication pourquoi ce col était si "couru" ce dimanche.

Je m'arrache enfin de ma contemplation et, bien revêtu contre la fraîcheur de la descente, je me lance à mon tour vers la vallée. La pente est très raide : 10% et plus pendant la plupart des 8 Km séparant le sommet de St Paul sur Ubaye, et là je serrerai

les freins plus que d'habitude, d'autant plus que la route n'est pas en très bon état. Je rattrape André à l'entrée de St Paul et nous continuerons de concert. A La Condamine, j'attirerai son attention sur le fort du siècle dernier creusé dans la montagne, minant celle-ci sur une hauteur de plus de 100 mètres avec chambres, galeries et escaliers, comme l'attestent toutes les ouvertures que l'on voit. Il est bien inutile et inutilisé aujourd'hui mais quelle somme de sueur humaine n'a-t-il pas fait couler pour sa construction !

Nous atteignons enfin Jausiers, notre étape pour ce soir. Village autrefois florissant, dont le clocher est construit à côté du cimetière sur un tertre au flanc de la montagne alors que l'église est au centre du village. La large avenue sortant vers Barcelonnette est bordée des grandes villas des "Mexicains" (au siècle dernier, certaines familles étaient allées faire fortune au Mexique et étaient revenues prendre leur retraite au pays), aujourd'hui fermées et tombant en ruine ; seules quelques casernes plus ou moins désaffectées et des colonies de vacances semblent assurer sa subsistance actuelle.

Cette étape sera la plus courte de notre tour : seulement 98 Km pour André qui n'a pas fait mon petit extra. En fait elle est commandée par la Bonnette, le col qui nous attend demain matin avec 1600m de dénivelé sans aucun hébergement en route et qu'il aurait été imprudent de vouloir escalader en série avec l'Izoard et le Vars dans la même journée : il reste encore beaucoup de kilomètres à faire jusqu'à Andernos et beaucoup de cols à graver, il faut savoir ménager sa monture !.

Lundi 9 Septembre : de Jausiers à Gattières (129 Km)

Nous quittons l'hôtel à 7h45 : il fait frais, pas un nuage dans le ciel, pas un souffle de vent, vraiment la matinée idéale pour ce qui sera le plus beau moment du Tour pour moi, ce à quoi je rêve depuis des mois : grimper une fois de plus mon col préféré, celui que j'ai gravi au moins une dizaine de fois à vélo, d'un côté comme de l'autre, et tant de fois en voiture ou à moto, celui dont je connais chaque centimètre du bas jusqu'en haut, chaque virage, chaque vue, chaque source, chaque rocher, chaque trou aussi (quoiqu'il doive y en avoir de nouveaux) : La Bonnette.

André n'est pas du tout aussi euphorique que moi, bien au contraire ! Il est plein d'appréhensions : c'est le plus long et le plus haut col de France : 2802m ; on doit avoir du mal à respirer si haut !

Nous traversons l'Ubaye et entamons la montée. Huit heures sonnent au fameux clocher de Jausiers, en face. Je passe tout à gauche bien que je puisse pousser plus long, mais je veux vraiment profiter pleinement de cette ascension, la déguster, la savourer, la distiller, la ... (je ne trouve plus de mots adéquats). Je laisse aussi André prendre de l'avance pour deux raisons : la première, c'est que si l'on n'a pas trop le moral, il vaut mieux être devant que derrière ; la deuxième, c'est que je sais maintenant qu'André n'aime pas les cols ; il les grimpe, certes, et bien, mais pour lui c'est un pensum, un mauvais moment à passer, alors il bougonne, il râle, il peste en se parlant à lui-même ; il dit que cela lui donne du moral. Mais moi, je ne veux pas que ses ronchonnements troublent ma béatitude, mon euphorie, c'est pourquoi je le laisse prendre 200, 300, voire 500m d'avance.

Une heure passe, puis deux, puis trois. Je pédale facilement, sans fatigue et je me régale les yeux de ce paysage sauvage et grandiose. Le côté nord de la Bonnette est très décourageant pour le cyclo qui ne le connaît pas ; en effet, il y a 24 Km de montée sans une borne, sans point de repère pour savoir où l'on en est. Et puis on est comme une fourmi grim pant un escalier : on voit une ligne de crête à l'horizon (comme la fourmi voit l'arête de la prochaine marche) et quand on y arrive, on découvre qu'il y en a une autre derrière, puis une autre, puis encore une, croyant à chaque fois que c'est la dernière et à chaque fois trompé. Alors que sur le côté sud on voit constamment le sommet depuis Bousieyas et le tracé de la route qui y mène (sans peut-être se rendre compte qu'il y a 16 Km entre les deux), du côté nord on distingue rarement le tracé de la route au-delà du prochain virage et on ne voit le sommet qu'après avoir passé les ruines du camp du Restefond, à 4 Km du sommet.

Et pour couronner le tout, si au lieu de se contenter du col on veut monter à la stèle, le point le plus haut de la route qui fait une boucle à partir du col, on se tape encore un kilomètre et demi à 15% ! Alors là, plus d'un cyclo aux braquets pas assez modestes fait à la Bonnette les honneurs du pied, comme le dit si bien mon ami Jean-Pierre Mérot.

A 11h, soit après trois heures de purgatoire pour André mais de paradis pour moi,

nous appuyons nos vélos contre la stèle et savourons notre plaisir. Toujours pas un souffle de vent, pas un nuage, une douce température et pas un bruit. Juste le sifflement d'une marmotte de temps à autre vient troubler ce calme olympien. Puis un bruit de moteur se fait entendre et un motocycliste luxembourgeois s'arrête lui aussi pour



contempler la vue. Je le prends en photo avec son appareil et il en fait autant pour André et moi mais sa satisfaction ne doit certainement pas égaler la nôtre, surtout que je viens de me rendre compte que de toutes les fois où j'ai grimpé la Bonnette à vélo, c'est la première où je le fais non seulement avec 7 Kg de bagages mais sans m'être arrêté une seule fois en cours de route.

Je connais un bon petit café-restaurant à St Etienne de Tinée, 26 Km plus bas ; je dis à André que nous pourrions y déjeuner et lui donne rendez-vous sur la place. Nous nous lançons alors dans la descente, chacun à notre allure, et je l'attendrai pendant 3/4 d'heure à la terrasse du café, à lézarder au soleil, attablé devant un pastis. Pendant cette attente, je vois arriver un autre cyclo : c'est un parisien en vacances dans les parages et je lui suggère de déjeuner avec nous. André arrive enfin et la conversation marche bon train pendant le repas car des cyclos qui se rencontrent ont toujours beaucoup de choses à se raconter.

Nous passons l'après-midi à descendre la vallée de la Tinée, parsemée de gorges, de

défilés, de tunnels, ralentis toutefois par un violent vent de face qui nous oblige à prendre des relais. Peu après St Sauveur une voiture inconnue venant en face nous fait appels de phares et coups de klaxon. Ce sont Nicole et Mario (ils ont changé de voiture) qui sont venus de Nice à notre rencontre. Nous nous arrêtons prendre un pot dans un bar propice, heureux de nous retrouver quelques instants, puis nous repartons chacun de notre côté.

A partir de la Mescla je cherche une cabine pour prévenir les Derenne, nos hôtes pour ce soir, de notre heure d'arrivée, mais toutes les cabines ont été la proie des vandales et aucune ne marche. Pour éviter la circulation de la vallée du Var, nous traversons le Pont Charles Albert et rejoignons Gattières par le pont de l'Estéron, Carros et la vieille route de Carros à Gattières. Cette dernière n'étant toujours qu'un chemin de terre sur presque deux kilomètres, j'aurai droit aux récriminations d'André qui craint pour ses pneus et fait cette section à pied !

Enfin voici le Mas Clair. Marcel et Norma Derenne sont là, leur fils Alain et Huguette sa femme arrivent peu après. Je leur présente André qui est abasourdi de l'hospitalité avec laquelle ils nous accueillent. Nous sommes comme des coqs en pâte. Tout au long du repas et jusque tard dans la nuit nous leur racontons nos aventures et c'est presque à regret que nous allons enfin nous coucher.

Mardi 10 Septembre : de Gattières à Toulon (182 Km)

La nuit fut excellente mais trop courte. Alain Derenne vient boire un café pendant notre petit déjeuner pour pouvoir nous souhaiter bonne route et à 8 heures nos quittons à regret nos si gentils hôtes. Nous roulons vers Vence sur la route que j'ai suivie pendant 17 ans dans l'autre sens pour aller au travail (à vélo naturellement) et j'ai le plaisir ce matin de reconnaître un bon nombre d'anciens collègues et amis parmi les nombreux automobilistes que nous croisons. Un seul m'a reconnu et fait signe : Pierre Bohic, ancien membre du club cyclo. Il est vrai que d'une part les automobilistes font rarement attention aux cyclistes qu'il croisent à moins d'être cyclos eux-mêmes, et que d'autre part nul ne s'attendait à me voir sur cette route. Michel Verhaeghe, qui arrivait à vélo, me reconnaît ; nous nous arrêtons et bavardons quelques instants, puis lui reprend la route du travail et nous celle du Tour de France. A Vence nous faisons pointer nos carnets de route par Claude Mougeot, garagiste de métier mais cyclo à ses heures, avec lequel j'ai sillonné beaucoup de routes et grimpé beaucoup de cols dans le passé. Puis, pour éviter la circulation du bord de mer, nous décidons de rallier Mandelieu en passant par Grasse et Pégomas.

De Mandelieu à Fréjus, deux chemins s'offrent à nous : la RN7 à travers le massif de l'Estérel ou la route du bord de mer. Je choisis cette dernière, comme André ne connaît pas la région et je me prends peu après à regretter cette décision : pendant 40 Km nos derrières vont être meurtris pas les cahots de la route dont le revêtement n'a pas été refait depuis plus de 20 ans et qui n'est qu'une suite ininterrompue de rustines collées les unes sur les autres ; d'autre part il y a beaucoup plus de circulation que je ne m'y attendais, les voitures des "septembristes" roulant pratiquement à la queue-leu-leu sur cette étroite route à deux voies. Je me jure d'écrire une lettre aux préfets des deux départements concernés pour m'étonner qu'une des routes les plus touristiques de

France soit laissée en si piteux état. Du coup nos yeux sont rivés à la route pour éviter nids-de-poule et rustines sans nous faire écraser et nous ne voyons rien, ou presque, des falaises de rochers rouges et des calanques de mer bleue. Je me surprends à comparer le paradis d'hier où nous roulions dans le calme et l'air pur des sommets avec l'enfer de cette chaleur et de cette circulation. Oui, les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

A midi nous atteignons Fréjus et trouvons un restaurant à prix raisonnable directement sur le bord de mer, puis, par une chaleur étouffante nous affrontons de nouveau une circulation intense jusqu'au rond-point de Port Grimaud. Là nous bifurquons à droite pour rejoindre Hyères par Cogolin et le col de Gratteloup, la route étant nettement plus tranquille et plus ombragée, mais ayant passé le col nous retrouvons au carrefour en bas la même circulation et la même chaleur, sauf que la route maintenant est plus large et en relativement bon état.

J'avais pensé qu'on aurait fait étape à Hyères, mais il est encore bien tôt (16h30). Nous nous rafraîchissons donc avec un bon panaché et décidons de continuer jusqu'à Toulon. Circulation de plus en plus intense sur la RN 98 jusqu'à ce que nous atteignions l'autoroute à La Valette ; là nous restons sur la nationale, traversant toute la banlieue à l'ombre de ses vieux platanes. Nous visons le quartier de la gare, pensant trouver là de nombreux hôtels et d'éventuels petits déjeuners matinaux et nous choisissons le premier rencontré, un trois étoiles tsoin tsoin. On nous offre une chambre au 6e sur cour avec climatisation, bar et TV ; nous prenons, bien que ces deux derniers éléments de confort ne nous intéressent pas, trop heureux de pouvoir passer un bon moment chacun sous une douche rafraîchissante pour oublier la chaleur, la poussière et la circulation de cette journée.

Propres et un peu ravigotés nous sortons faire un petit tour à pied histoire de nous dégourdir les jambes (après tout nous sommes restés assis toute la journée !) et siroter une bonne bière brune. Ensuite nous nous trouvons un petit restaurant de quartier pour dîner, notre hôtel n'offrant pas ce service, et nous retournons nous coucher pour oublier cette journée, la plus désagréable de tout le Tour jusqu'à présent.

Mercredi 11 Septembre : de Toulon au Paty (175 Km)

Comme prévu, nous pouvons déjeuner de bonne heure et à 7h nous quittons Toulon sans trop de problèmes, la majeure partie de la circulation à cette heure étant en sens inverse.

Sanary, Bandol, Les Lecques, La Ciotat, Cassis, une côte aux noms prestigieux que je découvre pour la première fois, bien agréable ma foi à cette heure matinale et en cette saison. Je pense à la circulation au mois d'Août et j'en ai le frisson. A la sortie de Bandol un cyclo de notre âge nous rejoint et nous tient compagnie jusqu'à l'entrée de La Ciotat. C'est un Parisien en vacances mais qui connaît bien le coin et nous sert un peu de cicerone.

Une belle côte à la sortie de La Ciotat, suivie d'une encore plus belle descente, et nous voici sur le port de Cassis à déguster à la fois la vue et notre deuxième petit déjeuner. Cela tire dur pour sortir de Cassis et rejoindre la RN 550, après quoi la nationale, belle et large et sans circulation, monte doucement jusqu'au col de la Gineste. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Marseille et je me demande si

les malfrats n'utilisent pas cette route comme poubelle après leurs méfaits, tant je vois de porte-monnaie, de papiers et de détritrus intrigants gisant épars sur les bords de la route.

Du virage après le col, nous avons une vue merveilleuse sur Marseille, métropole importante que nous allons devoir traverser dans toute sa longueur de Mazargues à



Deuxième petit déjeuner à Cassis

l'Estaque. Jusqu'à la Canebière et le Vieux Port, je trouve mon chemin sans difficulté : c'est tout droit ; mais c'est tout juste si nous n'avons pas dû marcher entre les voitures en portant nos vélos au-dessus de nos têtes dans la rue de Rome, tant elle était embouteillée. Par contre, du Vieux Port à l'Estaque, nous avons erré comme des âmes en peine. Je n'étais pas venu à Marseille depuis 1963, et à cette époque, pour aller à l'Estaque on y allait tout droit en suivant les quais de la Joliette. Mais depuis ce temps-là on a construit rocade et autoroutes, toutes interdites aux cyclistes, naturellement, sans leur indiquer par où aller. De sens interdits en bandes d'arrêt d'urgence, en passant nos vélos par-dessus des glissières de sécurité et en naviguant à l'estime, nous sommes quand même arrivés à l'Estaque et au tunnel du Rove, d'où nous avons admiré une dernière fois et de l'autre bout la belle rade de Marseille.

Nous avions faim ; il était presque 13h, mais nous voulions avoir traversé Marseille avant de déjeuner. La route était maintenant plus calme et nos estomacs se rappelaient à notre attention. Nous nous dirigeâmes vers Châteauneuf de Martigues, où l'unique restaurant trouvé voulut bien nous servir à déjeuner. On nous installa à l'ombre sur la terrasse, juste à côté d'une table où ça discutait fort. Conversation très intéressante pour l'ancien secrétaire de délégués du personnel que j'étais : c'étaient les délégués syndicaux CFDT des entreprises environnantes réunis pour leur déjeuner mensuel. Au moment où ils levèrent la séance après café et pousse-café, André et moi ne pûmes nous empêcher de leur faire quelques commentaires sur certaines des opinions qu'ils avaient émises, ce qui ne les empêcha nullement de s'intéresser à notre périple et de nous souhaiter bonne route.

La Mède et sa raffinerie Total, les Martigues (la Venise provençale), Fos sur Mer, je me rappelle tous ces endroits lorsque j'y venais au début des années 60. Quels changements depuis : zones industrielles immenses, rocade, autoroutes, où est la Provence paisible d'antan ? Ce n'est qu'après la zone industrielle de Fos que je retrouve la Crau, plate et déserte, telle que je l'ai connue. Je craignais cette longue ligne droite de 20 Km jusqu'à Raphèle, mortelle si le vent est debout. Le ciel nous sourit : vent fort il y a mais nous l'avons en poupe et c'est à près de 30Km/h que nous traversons le désert.

Pause boisson à Raphèle, oasis après le désert, où nous commençons à nous

inquiéter où passer la nuit. Arles est trop près, il nous faudrait quelque chose une vingtaine de kilomètres plus loin. J'emprunte l'annuaire du téléphone et je regarde s'il y a un hôtel dans les environs d'Albaron. J'en trouve un au Paty de la Trinité, je téléphone, oui il y a de la place et on nous réserve une chambre.

Notre gîte assuré, nous repartons tranquillement pour les 30 Km qui nous restent. Nous traversons Arles, belle cité gallo-romaine, BPF que j'ai déjà visité de fond en comble l'année précédente, et à la sortie du pont sur le Rhône nous tournons à gauche vers la Camargue et les Stes Maries de la Mer. Le vent, toujours fort, est maintenant plein travers et nous aide ou nous retient suivant les sinuosités de la route. Le Paty n'est qu'un hameau de quatre maisons, dont l'une est notre "motel". Heureusement que nous avions réservé, car il est maintenant complet.

Bien curieux établissement que ce motel. Le patron, qui m'a l'air un peu paf, nous montre notre chambre et nous dit de ranger nos vélos à l'intérieur. J'entre, et malgré la chaleur et les protestations d'André, je ferme tout de suite la fenêtre : je connais la Camargue et ses nuages de moustiques affamés qui sortent des marais dès le coucher du soleil ; je préfère avoir trop chaud à être mangé et "démangé" !. J'en profite pour vérifier qu'il n'y a pas déjà quelques intrus en train de "squatter" dans la pièce et je suis aidé en cela par la peinture uniformément crème de la chambre. Une bonne douche, nous mettons notre tenue "de soirée", et nous allons dans l'autre bâtiment, la salle à manger/réception.

Le patron est assis dans un fauteuil devant le registre des chambres, un autre pastis à la main. Nous engageons la conversation et lui expliquons que nous faisons de Tour de France. "Ah bon ? mais je ne vous reconnais pas ?" Il nous prenait donc pour un Hinault, un Kelly ou un Duclos-Lassalle. Nous lui expliquons qu'il ne s'agit pas tout à fait du même genre d'épreuve mais il insiste pour apposer le tampon de son établissement sur nos carnets de route (heureusement qu'il y a des cases supplémentaires, car ce n'est pas un lieu de contrôle imposé !). Il regarde les autres cachets, voit que nous avons dormi dans un trois étoiles à Toulon (c'était un contrôle, d'où la présence du tampon de l'hôtel dans notre carnet), demande combien coûtait la chambre là-bas et si nous sommes satisfaits de son établissement, si le prix nous paraît raisonnable? Le fait est que ses deux étoiles et le prix de la chambre nous paraissent immérités pour les deux bicoques de plain-pied en parpaings peints constituant son établissement mais nous avons la politesse de ne pas le lui dire.

Le dîner est servi par une belle africaine avec une coiffure en tresses minuscules comme portait Yannick Noah à une époque, en jeans et en bottes. Ses relations avec le patron ne semblent pas être purement celles d'une employée mais cela ne nous regarde en aucune manière. Pendant le dîner le patron, encore un peu plus alcoolisé, vient me demander si je n'ai pas une pièce d'un franc (il n'a pas de monnaie !) pour mettre dans un meuble que nous avons aperçu mais pas examiné dans un coin de la salle. C'est un piano mécanique d'un autre âge qui nous assourdit tous avec une cacophonie méconnaissable, tant il est désaccordé. Le patron en est tout fier et demande à l'assistance une autre pièce de 1F. Je lui fais remarquer qu'il aurait avantage à faire accorder son instrument et il me dit "Ah ? ça s'accorde ?" Je crois qu'il ne se rendait même pas compte de la valeur de cet instrument qui est vraiment une très belle pièce pour un collectionneur.

L'estomac et les oreilles repus, nous rejoignons nos montures qui dorment déjà

sagement dans notre chambre. La note est payée pour pouvoir partir de bonne heure demain matin, dès que l'aube pointerait à notre fenêtre. (Nous dormons toujours rideaux et volets ouverts, ainsi sommes-nous réveillés dès le point du jour et savons-nous tout de suite quel temps il fait.)

Jeudi 12 Septembre : du Paty aux Cabanes de Fitou (195 Km)

Départ à 6h40 sur un estomac vide mais nous apprécions les délices d'un début de journée au frais et au calme. La route sinue entre les étangs de la Camargue ; de temps à autre nous voyons l'entrée d'une manade, mais des fameux taureaux, point !

Nous profitons de notre premier pointage de la journée : Aigues-Mortes, pour prendre notre petit déjeuner. Avant de repartir nous faisons le tour de cet ancien port fortifié, d'où partirent maintes croisades comme en témoigne la belle statue de Saint Louis sur la place centrale. Depuis lors la mer s'est retirée à plus de 8 Km, au Grau du Roi. Aigues-Mortes, c'est aussi la Tour de Constance, où furent emprisonnées pendant plus de 30 ans des femmes huguenotes qui ne voulaient pas abjurer leur foi ; une belle leçon face à l'athéisme et au matérialisme d'aujourd'hui, mais ceci est une autre histoire.

D'Aigues Mortes, notre route passe entre la mer et les étangs : La Grande Motte, Carnon Plage, Palavas les Flots, où de grands ensembles de béton se dessinent sur l'horizon, nous cachant la vue sur la mer à notre gauche. Par contre rien n'obstrue notre vue à droite, sur les étangs où s'abattent des myriades d'oiseaux aquatiques de toutes sortes. Nous passons une voiture immatriculée en Belgique dont le propriétaire examine la faune aux jumelles, ce qui nous donne l'occasion de voir un Wallon en train de regarder des flamants (roses). Heureusement la saison des vacanciers est passée et les routes sont calmes. Tout en sachant que ces étangs ne sont pas profonds, nous sommes quand même surpris de voir des pêcheurs de coquillages à plus de 100m du bord qui n'ont de l'eau qu'à mi-genoux !

Nous évitons Montpellier et la nationale menant à Sète en passant par Villeneuve les Maguelonne, Vic la Gardiole et les Aresquiers, où un ponton flottant permet aux piétons et cyclistes de traverser le canal du Rhone à Sète pour rejoindre Sète par Frontignan-plage, route que j'avais explorée lors d'une randonnée deux ans auparavant.

A Sète nous pointons chez un marchand de vélos et André en profite pour s'acheter une paire de gants neufs, les anciens ayant vraiment servi leur temps. Pour aller à Agde nous n'avons pas le choix, c'est la N112 sur la mince bande de terre entre l'étang de Thau et la mer. Evidemment, à cette époque de l'année il n'y a plus que quelques rares vacanciers sur les 20 km de plage et nous essayons de nous représenter la scène en plein mois d'Aout. Ce qui fait vraiment étrange, dans ce désert, ce sont ces cabines téléphoniques au bord de la route (et donc de la plage) tous les 500 mètres sur près de 20 km. Nous ne les avons pas testées, mais je me demandais combien étaient en état de fonctionner.

Voici Agde et il est temps de déjeuner. Je demande au premier habitant rencontré où nous pouvons le faire et il nous indique un petit restaurant dans la vieille ville, à deux pas de la grand'place. Le repas est excellent et le prix très raisonnable. Apercevant une grande agence de ma banque j'en profite pour relester mon portemonnaie, puis

nous remplissons nos bidons et entamons une sieste bien méritée en roulant à petit allure vers Béziers. La route est large et bien enrobée et il n'y a pas trop de circulation ; le vent de travers nous empêche d'avoir trop chaud ; pour le moment c'est presque l'euphorie.

À l'approche de Béziers la route longe le canal du Midi et l'on profite de l'ombre de ses platanes. Ayant habité Béziers quelque mois en 1964, j'avais gardé un excellent souvenir de cette ville. Aujourd'hui j'observe ce qui a changé depuis lors et, si la ville a pris une extension considérable dans la direction de Montpellier, les bas quartiers anciens du côté de la gare et du pont sur l'Orb n'ont guère changé. J'achète et j'expédie à ma famille une carte postale avec la vue classique de la cathédrale St Nazaire pour leur rappeler ce bon vieux temps.

Si la nationale de Sète à Béziers avait été relativement tranquille, il n'en est plus de même maintenant, en direction de Narbonne et de Perpignan. Des camions, des camions, et la route ayant viré vers le sud, le vent dans le nez. Et il fait chaud ; très chaud. J'attire quand même l'attention d'André sur l'oppidum d'Ensérune et le curieux étang de Montady à ses pieds ; étang que de nom, car en fait c'est une cuvette ronde de 3 ou 4 km de diamètre où tous les champs convergent vers le centre.

Narbonne. Je cherche la poste pour expédier à la maison les cartes routières dont nous n'avons plus besoin (autant s'alléger pour les Pyrénées !) après quoi nous nous attardons à siroter un demi dans la fraîcheur accueillante d'un café sur le cours Clémenceau et à déterminer où nous pourrions bien loger ce soir. L'annuaire du téléphone nous indique qu'il y a un hôtel aux Cabanes de Fitou, à 33 km de Narbonne ; je téléphone : oui, on nous réserve une chambre. Le logis étant assuré, nous pouvons maintenant prendre notre temps.

Et nous le prendrons en effet, pas tant de bon coeur mais parce que les éléments nous y obligent : le vent debout forcé, ralentissant notre allure, et la route après Narbonne présente plus de côtes que la carte n'en laissait prévoir. Un bon côté quand même : la nationale étant doublée par l'autoroute, il n'y a plus de camions et peu de voitures. Un à un les kilomètres passent et voici enfin les Cabanes de Fitou, un lieu-dit avec un hôtel de chaque côté de la route. Le nôtre est celui de gauche. Le confort est sommaire : pas de bouchons dans les bondes du lavabo ni du bidet et des serviettes de toilette minuscules ; je n'ai donc pas pu "essorer" mon T-shirt. Le dîner, lui, est fort acceptable et à défaut du potage, si cher aux cyclotouristes pour les rehydrater, on nous servira une énorme assiette de crudités en hors d'oeuvre. Après le dîner, le coup de fil quotidien à nos épouses et nous montons nous coucher. Demain on attaque les Pyrénées.

Vendredi 13 Septembre : des Cabanes à Enveitg (131 Km)

Aujourd'hui nous avons profité du copieux petit déjeuner servi par l'hôtel et ce n'est qu'à 7h40 que nous nous mettons en route. André a bien dormi me dit-il, remarque qui me surprend un peu car moi je dors du sommeil du juste toutes les nuits (du Tour de France, s'entend ; à la maison ce n'est pas toujours le cas).

La matinée est nettement fraîche et nous roulons vers Perpignan dans un épais brouillard, ce qui n'est pas très rassurant sur une nationale où les automobilistes pensent

rarement qu'il peut y avoir un cycliste sur la route. Tout à coup nous sortons de la nappe de brouillard en plein soleil et tout de suite le thermomètre se trouve presque 10 degrés plus haut, à croire qu'on a ouvert la porte d'un four.

Perpignan, avant dernier "coin" de notre Tour de France : ici nous tournons à droite pour aller vers l'Atlantique. Nous nous y arrêtons donc quelques instants pour, dans l'ordre : pointer, boire un café, écrire et poster des cartes postales à nos proches et amis. Et en route vers l'Ouest !

De Perpignan à Prades la N116 est non seulement étroite mais très fréquentée et je roule en vérifiant constamment dans mon petit retroviseur ce qui nous arrive dessus par l'arrière. L'écarteur de danger³ est bien utile dans ces cas là et j'utilise souvent une petite astuce à moi : quand je vois une voiture, ou surtout un camion, qui approche de l'arrière et qui risque de me frôler, je commence à zigzaguer un peu, comme un cycliste débutant qui n'est pas trop sûr de lui. Evidemment il faut s'y prendre lorsqu'il est encore loin et pas à la dernière minute, mais le résultat est très probant. Mieux vaut avoir l'air bête et vivant qu'intelligent et mort !

Chemin faisant je vois un panneau indiquant Thuir 6km, la ville où se trouvent les chais du BYRRH, l'apéritif bien connu. Savez-vous d'où vient le nom de BYRRH? (on vous le dit quand vous visitez le chai à Thuir) C'est tout simplement les initiales des prénoms des enfants de Monsieur Violet, le fondateur de la maison : Bernard, Yvonne, Raoul, René, Henri (je ne garantis pas que les prénoms soient les bons, ma mémoire me faisant peut-être défaut, mais l'étymologie, elle, est bonne !).

Après Ille sur Têt, ça commence à monter un peu, puisque deux petits cols se suivent avant Vinça, le col de Ternère (220m) et le col St Pierre (270m). Prades me rappelle d'heureux souvenirs puisque ce fut une étape d'un voyage de 8 jours dans le Roussillon avec le Club IBM de La Gaude en 1980. A Villefranche de Conflent, une cité fortifiée par Vauban, nous faisons une petite pause pour admirer la porte principale avec sa herse et son pont-levis, ainsi que les vieilles maisons à l'intérieur des remparts.

La vallée se rétrécit, la pente et la chaleur augmentent et nous avons vent arrière, ce qui diminue son effet de ventilation. Nous avons chaud et soif ; très chaud et très soif. A Olette, sur la place ombragée, un restaurant nous tend son enseigne et nous nous y arrêtons. On nous fait monter dans une salle au premier étage où toute une marmaille s'ébroue : le restaurant sert de cantine scolaire ; une vingtaine d'élèves du cours élémentaire viennent de finir de déjeuner et les surveillantes ont bien du mal à canaliser toute cette effervescente jeunesse ! Enfin ils s'en vont et on nous sert un bon repas que nous apprécions d'autant plus que la salle est fraîche par rapport à la chaleur qui règne dehors.

Bidons remplis nous reprenons notre ascension vers Mont Louis. La route a été complètement refaite il y a un an ou deux ; elle est large, enrobée, un vrai plaisir par rapport à la dernière fois que je l'ai montée à vélo, où c'était une succession de chantiers et qu'il me fallait respirer la poussière soulevée par la circulation. Le vent nous pousse toujours et la chaleur diminue avec l'altitude, cela devient un vrai plaisir.

Mont Louis, encore une cité Vauban. Quand on pense que Monsieur Vauban ne pouvait circuler qu'à cheval et à tous les forts qu'il a construits, Madame Vauban ne

3 Petit bras en plastique orange de 35cm de long avec un gros catadioptré au bout, fixé à l'arrière gauche du cadre pour rappeler aux automobilistes que le code de la route leur intime de ne pas passer à moins d'un mètre d'un cycliste.

devait pas le voir souvent ! Nous passons le col de la Perche (1579m) et nous descendons sur Bourg Madame par un genre d'escalier de géant dont les marches s'appellent col Rigal (1488m) et col de Llous (1345m). Vent dans le dos toujours, ça file, sauf dans les petites remontées. Sur le flanc nord de la vallée nous apercevons Font Romeu, Odeillo et son four solaire, Targassonne et sa centrale solaire expérimentale.

Bourg Madame (1130m) a l'air bien mort mais nous trouvons quand même un café ouvert pour nous rafraîchir et consulter l'annuaire. Il est encore trop tôt pour s'arrêter et je vois qu'il y a un Logis de France à Enveitg, à 6 km dans la montée du col de Puymorens. Je téléphone : oui, il y a une chambre à notre disposition. Nous reprenons donc nos montures pour ces derniers 6 km, presque plats jusqu'à Ur, puis en montée douce jusqu'à Enveitg, dominant la vallée du Capcir caressée par les rayons d'un soleil couchant. C'est calme, c'est beau, c'est reposant, et l'hôtel y est encore plus, en retrait de la route, avec toutes les chambres donnant sur cette magnifique vallée. Oui, ce fut une vraiment belle journée !

Samedi 14 Septembre : d'Enveitg à Argein (149 Km)

Il est 8h lorsqu'après un bon petit déjeuner nous enfourchons nos vélos pour monter au col de Puymorens. Le vent a tourné depuis hier soir et nous l'avons dans le nez, ce qui n'est pas pour me déplaire car j'ai horreur de grimper un col avec le vent dans le dos. Le temps est splendide, la vallée riante sous le soleil matinal, la route large et bien asphaltée, la pente très raisonnable, la circulation absente : un vrai régal. A Porté Puymorens nous apercevons enfin le sommet du col mais il nous reste 7 Km à faire pour l'atteindre par de larges lacets. Il semble d'ailleurs qu'il y ait des nuages là-haut et qu'il y fasse frais.

C'est effectivement le cas (mon thermomètre indique 9°), et à notre grande surprise nous trouvons l'hôtel du Col fermé alors que c'est là qu'en principe nous devions nous faire pointer. Nous enfilons rapidement tous nos vêtements chauds pour nous protéger du froid dans la descente et nous nous laissons glisser jusqu'à l'Hospitalet, où nous trouvons un café ouvert pour tamponner nos cartes de route et où une bonne tasse de café au lait bien chaud nous aidera à dégourdir nos doigts.

Nous continuons notre descente sur Ax les Thermes, soit 28 Km depuis le haut du Puymorens sans donner un coup de pédale ; c'est tellement rare de faire une bonne heure de vélo sans pédaler qu'il faut bien le dire ! Nous croisons des centaines de voitures qui montent vers le Port d'Envalira : ce sont les touristes du week-end qui vont faire la razzia en Andorre ! Le thermomètre monte au fur et à mesure que nous descendons et nous faisons au moins deux arrêts pour enlever des pelures. Nous atteignons Ax à 11h30 ; non seulement y règne-t-il une activité intense (c'est jour de marché), mais c'est aussi la canicule, ou presque, comparé à nos 9° de tout à l'heure.

D'Ax à Tarascon la route est très vallonnée et toutes ces petites bosses font un peu mal aux jambes car à chaque fois il faut quelques minutes pour les remettre en train (je préfère de loin une longue montée comme un col à une série de bosses, mais je préfère encore une série de bosses au plat monotone et usant des Landes !).

Nous décidons de déjeuner à Tarascon mais le service sera très lent ; d'un côté cela

va nous retarder un peu, mais d'un autre cela va nous reposer un peu pour le digestif qui nous attend au sortir de table : le col de Port.

Ah ! ce col de Port : la dernière fois que je l'ai monté, c'était en Mai 1977 pendant la fameuse semaine en Ariège, celle où il a tant plu, et au sommet ce n'était plus de la pluie qui tombait mais bel et bien de la neige. Alors qu'aujourd'hui c'est le cagnard ! Je mets tout petit, j'admire le paysage en me rappelant mes haltes de l'autre fois, celle où j'avais enfilé la cape, celle où j'avais soufflé sur mes doigts gourds pour essayer de les réchauffer, et philosophe, j'attends que cela se passe. En fait c'est une jolie route car elle est relativement étroite et aussi bien ombragée. André est quelque part derrière ; je le vois de temps en temps un ou deux lacets en dessous.

Enfin voilà le sommet : je pose mon vélo, je m'assois dans l'herbe pour admirer la vue et attendre André. Au bout d'un moment je commence à m'inquiéter car il devrait être là. Je retourne un peu en arrière pour avoir une meilleure vue sur les lacets en contrebas et je le vois à pied poussant son vélo. Je ne m'étonne pas outre mesure car je sais que dans les cols il aime par moments faire quelques dizaines de mètres à pied pour se décontracter. Mais là il continue à marcher : tiens, serait-il fatigué ? Enfin il arrive, le visage sombre, pestant et grommelant, le moral à zéro, et me dit : "C'est foutu pour aujourd'hui !" - "Ah bon, pourquoi ?" - "Mon câble de dérailleur s'est cassé, je n'en ai pas de rechange et je viens de faire les deux derniers kilomètres à pied ! J'avais pourtant bien fait réviser mon vélo avant de partir et dit au mécano de me mettre des câbles neufs !" - "Ce n'est que ça ? Mais j'en ai un moi !" et je le lui installe en un tour de main. Ca y est, les nuages sur son front se sont dissipés et le sourire est revenu. Comme quoi les grandes épopées dépendent quelquefois de bien petits détails !

A Massat je m'arrête à l'Auberge des Trois Seigneurs pour dire aux patrons combien, huit ans après, je me souvenais de l'accueil chaleureux (c'est le mot juste !) qu'ils nous avaient réservé alors que nous arrivions pour déjeuner littéralement trempés et transis ce fameux jour de Mai 1977 et qu'ils nous avaient ouvert chambres et radiateurs pour que nous étalions partout nos vêtements mouillés et que nous nous réchauffions un peu avant de passer à table. Eux aussi se souvenaient de ce jour et du coup nous offrirent une bonne bière bien fraîche !

Je n'étais jamais allé plus loin que Massat et je découvrais maintenant combien était admirable sous le soleil la route menant à St Giron par les Gorges de Ribaouto. Un moment nous fûmes accompagnés par un groupe de cyclos participant à une randonnée locale qui bifurquèrent plus loin en nous souhaitant bonne route. Peu avant St Giron, la découverte des papeteries JOB me rappela un instant mon enfance avec les premières cigarettes roulées et fumées en cachette. St Giron étant un lieu de pointage, nous nous arrêtâmes à l'Hôtel de la Truite (si je me rappelle bien son nom), où là encore la patronne nous offrit à boire, cette fois-ci en honneur de son mariage le jour précédent !

L'après-midi tirait à sa fin mais nous décidions de faire encore une quinzaine de kilomètres jusqu'à Argein après nous être assurés par téléphone qu'il y avait bien une chambre de disponible. La route était en montée douce, le vent nous poussait gentiment et le soleil couchant donnait un relief étonnant en teintes et demi-teintes à ce paysage paisible de fin d'été. L'accueil à l'Hôtel de la Terrasse fut excellent, le dîner aussi, et ayant pu négocier un petit déjeuner à 7h30 au lieu de 8h, nous allâmes nous coucher en pensant que nous avions vécu là une des plus belles journées de ce Tour.

Dimanche 15 Septembre : d'Argein à Arreau (92 Km)

Le petit déjeuner était prêt avant même l'heure négociée et nous quittons l'hôtel à 7h40. Le temps est frais et le soleil joue à cache-cache avec les nuages qui courent dans le ciel. A peine avons nous le temps de nous mettre en jambes que nous voilà au Portet d'Aspet, village au pied du col du même nom, où dès le centre du bourg la route prend une inclinaison inquiétante. En fait le col n'est qu'à deux kilomètres et en mettant tout à gauche, c'est à peine si nous transpirons en arrivant au sommet.

La descente de l'autre côté est impressionnante : 17% annonce Michelin, et c'est une des rares fois que je descends freins serrés d'un bout à l'autre des 4 km nous séparant du bas. Nous remontons alors le vallon du Ger, en travaux, et à Couledoux (joli nom !) attaquons le travail sérieux de la matinée : l'ascension du col de Menté. Sérieux oui, mais pas inhumain, malgré la légende, pour des gars avertis comme nous qui grignotons la montagne sans nous presser avec de tout petits braquets. Au fil des lacets, je verrai un TPDM⁴ avec un 42x24 me rattraper petit à petit, puis prendre ma roue, pour finalement arriver au col 400m derrière moi, alors que je n'avais pas changé de braquet (le plus petit) ni de cadence sur toute la montée.

Séance d'habillage au sommet, car l'air est toujours frais, et de déshabillage au fond de la vallée, à St Bât, fameux pour ses carrières de marbre, où nous retrouvons une vieille amie de chez nous : la Garonne ; c'est donc que nous approchons de la fin de ce Tour. C'est à Luchon que nous déjeunerons, au Faisan Doré (je vous le recommande), et comme digestif nous nous lançons, non, nous nous mettons à grignoter le col de Peyresourde.

Une charmante jeune cyclote déguisée en coureur (cuissard, maillot, casquette, cales et tutti quanti) nous rattrape sur son plus petit braquet, un 46x24, mais elle a l'air de peiner. Je lui suggère de monter un troisième plateau pour être plus à l'aise, mais pour la course, me dit-elle, cela ne va pas ! Elle nous laisse à nos moulinettes, mais nous croise quelques instants plus tard ; son "entraînement" ne montait donc pas jusqu'au col, loin de là ! Pourvu que la course ne la dégoûte pas de faire du vélo, source de tant de richesses pour qui ne veut pas se montrer plus fort que son prochain.

Le temps se couvre et la température baisse. André est fatigué aujourd'hui (il a mal dormi cette nuit) mais il grimpe régulièrement quand même. Au sommet il fait si gris et froid que nous sortons le grand jeu pour la descente. D'ailleurs 4 autres cyclocampeurs, dont un tandem (des anglais?) qui viennent d'arriver par l'autre versant en font autant. Je me lance dans la descente alors qu'André, selon son habitude, descendra beaucoup plus lentement. Les premières gouttes de pluie tombent juste comme je passe devant l'hôtel d'Angleterre à l'entrée d'Arreau. L'hôtel a l'air accueillant et je ne pense pas qu'André va vouloir attaquer le col d'Aspin ce soir ; mieux vaut s'arrêter ici pour qu'André puisse se reposer et être frais demain. Je m'enquiers donc si nous pouvons y faire étape et je ressors juste au moment où André apparaît ; je le dirige donc directement vers le garage de l'hôtel.

Il est à peine 17 heures et après une bonne douche chaude nous ressortons faire un petit tour en ville. La pluie a déjà cessé mais il fait toujours gris et froid. La vitrine

4 Tourne-Pédales du Dimanche Matin.

d'une pâtisserie me tente et j'achète quelques friandises que je partage avec André. Un peu plus loin nous trouvons un bar et ce sera lui qui nous paiera une bonne bière brune chacun. Arreau n'étant pas bien grand nous sommes bientôt de retour à l'hôtel où nous lirons des revues en attendant le souper. Curieusement nous y retrouvons le même couple de touristes hollandais qu'à notre étape d'hier soir et qui nous ont salués joyeusement de leur vieille Triumph décapotable en nous dépassant quelque part avant Luchon. Il faut bien peu de chose entre voyageurs pour soudain se sentir de vieilles connaissances !

Sitôt sortis de table nous montons nous coucher pour qu'André puisse bien se requinquer pour demain. Nous n'avons fait que 92 km aujourd'hui, la plus courte étape de notre Tour, mais il nous reste largement le temps de finir dans les délais. A chaque jour suffit sa peine. Bonne nuit !

Lundi 16 Septembre : d'Arreau à Laruns (127 Km)

Petit déjeuner dans la chambre avec plateau et thermos préparés par l'hôtel le soir précédent et départ à 7h. Pas un chat dans Arreau à cette heure là. Il fait encore nuit mais la route est sèche. Dès la sortie de la ville nous attaquons le col d'Aspin que je monte pour la première fois de ce côté là. Le jour se lève petit à petit, nous laissant entrevoir un ciel encore couvert ; les lumières d'Arreau s'enfoncent au fond de la vallée au fur et à mesure que nous nous élevons. Le silence est total ; seul, de temps à autre, le bruissement des ailes d'un oiseau de nuit rentrant de sa chasse nocturne.

Encore une fois je suis surpris de constater combien un col ou une côte paraissent plus pentus en descente qu'en montée. Plus d'une fois j'avais descendu Aspin à vélo vers Arreau en me disant "Ce ne doit pas être de la tarte à remonter !" et voilà qu'aujourd'hui ça grimpe tout seul. C'est même un vrai régal, car montant en lacets, la vue est beaucoup plus intéressante que de l'autre côté : on se voit littéralement monter !

André a bien dormi et a bien meilleur moral et tonus aujourd'hui. Près du sommet nous croisons quelques voitures tous phares allumés alors qu'il fait plein jour : c'est donc qu'il doit y avoir du brouillard quelque part. En effet, sortis du dernier lacet nous voyons que le sommet est dans les nuages. Comme à tout sommet de col, il y a du vent ; il fait très frais et nous enfignons tout ce que nous avons de chaud pour la descente, voire même les capes à cause du fin crachin dans les nuages.

Le crachin cesse peu avant Payolle et nous ne sommes plus dans les nuages. A Ste Marie de Campan nous nous arrêtons à l'Hôtel des Deux Cols pour nous réchauffer et avaler un deuxième petit déjeuner copieux afin d'avoir des réserves pour le Tourmalet. Revigorés nous nous attaquons à celui-ci, toujours sous la grisaille mais au virage après la cascade un rayon de soleil arrive à percer et de la Mongie au sommet, nous serons en plein soleil. A midi dix nous atteignons le sommet ; un touriste complaisant et admirateur de cyclistes nous prendra en photo avec nos propres appareils afin de fixer le moment pour notre postérité ; de nouveau nous nous habillons pour la descente et nous nous laissons glisser jusqu'à Barèges (enfin moi je glisse, André, lui, freine).

A Barèges, en attendant André, j'ai le temps de compulsier les cartes exposées de tous les restaurants et hôtels et nous décidons de déjeuner au Richelieu ; il ne paye pas

de mine par devant, mais une fois entrés, la salle sur l'arrière est très bien aménagée et le repas et le service étaient excellents. La sieste se passera à descendre sur Luz et Argelès avec un très fort vent debout qui nous forcera, après Luz, à pédaler dur dans la descente et encore plus dur dans les diverses petites remontées. Il fait très chaud et l'eau dans les bidons suffit à peine à étancher la soif que nous cause ce Sirocco de malheur.



Au sommet du Tourmalet, parés pour la descente

A Pierrefitte je m'arrête à une station service pour demander s'ils peuvent me faire le "plein" en tendant mon bidon. Sourire amical du propriétaire, avec lequel je bavarde quelques instants, ayant découvert une vieille moto Gnome&Rhone avec un "side" dans un coin de son atelier⁵.

Enfin voilà Argelès et la fin de ce vent de face abrutissant, car nous allons faire presque demi-tour pour remonter la vallée menant à Arrens et au Soulor. La belle fontaine sur la place au centre d'Argelès est surmontée d'une pancarte "Eau non Potable" ; Zut ! à quoi sert-elle donc ? En sortant de la ville nous demandons donc "l'eau-mône" à une vieille dame qui jardine sous un grand chapeau et, tout d'abord surprise (si rares sont les passants qui vous demandent un verre d'eau aujourd'hui), elle insistera pour nous en donner de la bien fraîche, alors que nous savons bien que dans dix minutes elle sera aussi chaude que l'air ambiant.

A la sortie d'Argelès un grand panneau nous informe "Cols Ouverts - Soulor 20 Km - Aubisque 30 Km" Ouf ! qu'aurions nous fait s'ils avaient été fermés ! Mais déjà ça monte ferme et André se met à bougonner ; je le laisse donc partir devant pour qu'il puisse bougonner tout son saoul sans me gêner mes rêveries. Cette montée ne durera que quelques centaines de mètres et au détour du virage la route devient un faux-plat relatif jusqu'à l'entrée d'Arrens une dizaine de kilomètres plus loin.

La montée du col du Soulor commence dès le centre d'Arrens et la route débute par une série de petits lacets serrés et en escalier, ce qui empêche de trouver une cadence de pédalage régulière ; toutefois elle est ombragée, ce qui la rend quand même agréable quand le soleil tape. Ayant mis tout à gauche, je prends mon temps en admirant les deltaplanes évoluant lentement dans une ascendance audessus de la montagne en face. N'ayant pas vu André depuis plus d'une heure mais le sachant quelque part devant, je demande à des bûcherons s'ils l'ont vu passer et ceux-ci m'assurent qu'il montait à un bon rythme.

C'est au sommet du Soulor que commença un des plus beaux moments de ce Tour de France : la route du cirque du Litor dans le calme d'une fin d'après-midi de

5 J'ai été un fervent motard pendant de nombreuses années (notre voyages de noces s'est effectué à moto) et, de plus, un "sidecariste" quand la famille s'est agrandie.

Septembre : un soleil rasant par-dessus la crête à gauche accentuait le relief majestueux du paysage et les couleurs d'automne de la végétation ; les hauteurs étaient éclairées tandis que le fond du cirque était déjà dans l'ombre ; le silence était à peine rompu par le tintement de lointaines clarines. C'était un moment divin ! Divin pour moi mais pas pour le pauvre André qui a peur



La montée vers l'Aubisque en fin d'après-midi

du vide et qui souffre de vertige. Je le voyais au loin, baissant la tête et roulant presque collé à la paroi de gauche pour ne pas voir le précipice à droite plongeant verticalement jusqu'au fond du cirque 150 ou 200m plus bas.

Tout en montant vers le chalet de l'Aubisque, contemplant tous ces beaux alpages bien propres dans le calme et le silence, je pensai à l'effervescence qui devait régner en ces lieux le 20 juillet lorsque le Tour de France professionnel (vous savez, ceux qu'on paye pour qu'ils fassent du vélo !) y est passé. En faisant pointer nos cartes de route au chalet je fis part de ces pensées au propriétaire, lequel nous dit qu'il y avait plus de 50.000 spectateurs massés là ce jour là et que dès le lendemain le préfet avait déclenché un plan Orsec. Tous les cantonniers et éboueurs de la région étaient venus nettoyer la montagne et avaient ramassé et enlevé 15 tonnes de détritus ! Dans quel genre de monde vivons nous ?

Pris par la beauté et le calme du site, notre dernier grand col du Tour, c'est presque à regret que nous avons renfourché nos vélos pour retourner vers la vallée et le grouillement de la civilisation humaine. Une demi heure plus tard, sans avoir donné un coup de pédale, nous nous arrêtons devant l'Hôtel d'Ossau sur la place de Laruns, juste à temps pour obtenir la dernière chambre, sous les combles. Avec trois grands cols (quatre si l'on compte le Soulor qui n'est qu'un marchepied de l'Aubisque) et 3390m de dénivelé, on peut dire que ce fut là une belle étape !

Mardi 17 Septembre : de Laruns à Tarnos (167 Km)

Après une bonne nuit de repos et un bon petit déjeuner, départ à 7h40 par une matinée magnifique mais très fraîche. Pas un nuage dans le ciel de toute la journée et le peu de vent qu'il y aura nous sera favorable. Notre route commence par descendre la vallée de l'Ossau puis bifurque à gauche pour traverser le bois du Bager, splendide dans le soleil levant bien que le revêtement de la route y laisse à désirer.

A Arette (où les traces du tremblement de terre de 1967 ont disparu) nous nous réchauffons en prenant notre deuxième PD en plein soleil à la terrasse d'un café dont

nous sommes les seuls clients. L'église sonne le glas mais nous ne voyons âme qui vive, si vous me pardonnez ce macabre jeu de mots. Les champs de maïs se succèdent alors que nous nous dirigeons sur Tardets, puis sur Mauléon que nous contournerons par le sud pour attaquer notre dernier col du tour, celui d'Osquich, curieux col où la route monte à 500m d'altitude puis redescend sur le col qui est à 390m. Le soleil étant au zénith, la montée est chaude mais chaleureux aussi sera l'accueil à l'auberge du col où un car de 3e age landais est arrivé avant nous. André a noté que le repas fut excellent (garbure, truite ou chipirons, palombes et glace au cassis arrosé par le patron de liqueur du même nom) et moi que nous avons été servis rapidement comme promis.

La digestion se fera sur une série de petites bosses difficiles jusqu'à St Jean Pied de Port, vieille ville pittoresque du chemin de Compostelle, dont je ferai remarquer à André les portes des maisons anciennes décorées de clous ou de heurtoirs en forme de coquille St Jacques. Je découvre alors avec plaisir l'ombre et les sinuosités agréables de la vallée de la Nive que nous suivons jusqu'à Louhossoa. A Cambo les Bains nous passons au pied de l'Arnaga, la propriété de Jean Rostand et retrouvons une route à quatre voies pour les 15 Km nous séparant de Bayonne. Bosses combinées avec chaleur et forte circulation nous en laisseront un souvenir peu agréable, de même la traversée de Bayonne en pleine heure de pointe.

Pour éviter d'affronter l'heure de pointe le lendemain matin, nous poussons jusqu'à Tarnos, 6 Km plus loin, où nous trouvons une auberge en plein sur la Nationale 10. La chambre donne sur l'arrière, ce qui atténuera le bruit de la circulation. Au moment de dîner nous apprenons que l'auberge ne fait pas vraiment restaurant mais sert des snacks surgelés chauffés au four à micro-ondes. Ainsi nous mangerons chacun une pizza et une quiche, ma foi fort acceptables, suivis dans la chambre de quelques fruits frais que j'avais été chercher à l'alimentation en face.

Je vais alors à la cabine du coin pour téléphoner à Nicole et au moment d'en ressortir trouve la porte bel et bien coincée. Je m'agite et je gesticule et un jeune motard arrêté plus loin vient à mon secours. De retour à l'air libre je m'intéresse à sa moto, une Honda 200 à refroidissement à eau toute neuve, et nous bavarderons un bon moment de moto avant que je ne rejoigne André pour notre dernière nuit ensemble : eh oui, demain c'est la dernière étape et les retrouvailles avec nos épouses.

Mercredi 18 Septembre : de Tarnos à Andernos (165 Km)

Aujourd'hui c'est le grand jour : d'abord c'est mon anniversaire et ensuite c'est la dernière étape de ce Tour de France prestigieux, tant convoité par maint cyclo. N'est-ce pas là un merveilleux cadeau d'anniversaire que m'a offert mon épouse?

Prêts dès 7h (l'heure convenue avec le patron pour le petit déjeuner) nous tournons en rond car le café est toujours fermé. Nous ne sommes d'ailleurs pas les seuls à tourner en rond et à pester, car l'établissement fait aussi tabac-journaux et les premiers clients habitués se demandent bien ce qui se passe. De fait la jeune femme qui ouvre l'établissement le matin a eu une panne de voiture et n'arrivera qu'à 7h30 et elle aura fort à faire avec tout ce monde qui l'attend avec impatience.

Petit déjeuner rapide donc et en route à 7h50. Toujours pas un nuage dans le ciel et

bien qu'il fasse frais au départ, la journée va être bigrement chaude. Nous quittons bientôt la Nationale 10 et sa circulation (bien qu'à cette heure elle aille plutôt vers Bayonne, donc dans l'autre sens) et filons vers Capbreton et Hossegor pour y pointer. N'ayant mangé que pizzas et fruits hier soir, donc une alimentation incomplète, les jambes sont lourdes ce matin et chaque petite montée demande un effort inhabituel.

Les Landes, étape facile penseront d'aucuns, l'endroit idéal pour faire du vélo penseront ceux qui rêvent de faire du vélo sans jamais être allés plus loin que le bout de leur rue (à vélo, s'entend). Eh bien détrompez-vous, j'aime cent fois mieux grimper un grand col alpin ou pyrénéen ou faire 100 Km de routes vallonnées que de faire 100 Km de plat dans les Landes sur des routes droites aussi bien horizontalement que verticalement pendant des dizaines de kilomètres. Sur du terrain vallonné on se dépense un peu dans les montées, après quoi on peut se reposer dans les descentes, changer de position ; et le paysage change, on a des points de vue en haut des côtes, encore plus des cols. Dans les Landes il y des pins, des pins, encore des pins, et il faut pédaler, pédaler, pédaler ; dès qu'on cesse de pédaler, le vélo s'arrête ; et on s'ankylose, on attrape mal au c.. aux épaules, tout cela parce qu'on pédale continuellement sans changer de rythme ou de position. Bon, j'exagère peut-être un peu ; il y a bien un airial de temps en temps avec de beaux chênes et de vieilles maisons landaises au milieu ; il y a bien quelques toutes petites côtes quand on croise le lit d'un cours d'eau et on peut s'arrêter de temps en temps si on en a vraiment marre ; mais croyez-moi, je préfère de beaucoup du terrain vallonné ou accidenté ; c'est nettement moins fatigant, moins usant !

En fait, le sud des Landes, en particulier la route de Hossegor, Messanges, Léon et jusqu'à Mimizan est fort agréable en dehors des deux mois d'été où la circulation est par trop intense. Hors saison il n'y a pratiquement personne et la forêt et le paysage y sont plus variés que plus au nord. C'était notre dernière étape, nous avions largement le temps et nous l'avons donc dégustée à petites doses, n'hésitant pas à nous arrêter tous les 30 km si un café nous semblait accueillant.

La chaleur arriva rapidement dès que le soleil eut pris quelque hauteur et à midi, alors que nous arrivions à Mimizan, notre avant dernier pointage, elle était étouffante. La large bâtisse de l'Hôtel du Centre nous parut d'autant plus accueillante que le menu proposé avait l'air délicieux et nous lui fîmes honneur : moules marinières, entrecôte sauce roquefort, fromage, glace, le tout pour un prix bien modique.

Le café bu et les gourdes pleines (d'eau, rassurez-vous !) nous reprîmes notre route de purgatoire : le purgatoire n'est-il pas à mi-chemin entre le ciel et l'enfer : le ciel d'être en train de finir ce à quoi nous avions rêvé de longs mois ; l'enfer de la route plate et monotone sous une chaleur "infernale".

30 Km : Parentis ; pause bistrot.

15 Km : Sanguinet ; pause bistrot.

18 Km : Mios ; pause bistrot. Et de l'un à l'autre nous avons vidé nos bidons en route ; nous étions comme les chameaux dans le désert, allant d'une oasis à l'autre (oasis avec un petit o - je ne fais pas de publicité !) ; je crois que je n'ai jamais tant bu que ce jour-là !

Les 20 derniers kilomètres de Mios à Andernos sentaient l'écurie et étaient plus ombragés, nous ne les avons pas vus passer et à 17h45 nous pointions au Grand Café d'Andernos "Terminus ! Tout le monde descend !" Eh oui, c'était fini, la grande boucle

était bouclée. Sylviane, la fille d'André était déjà là et Nicole mon épouse est arrivée quelques instants plus tard. Nous sommes allés jusqu'aux jardins du bord de mer nous faire prendre une dernière fois en photo ensemble, puis nous sommes revenus au Grand Café nous attabler devant une dernière bière avant de nous quitter pour nous faire conduire André à La Teste et moi à Léoignan.

Au revoir André et merci de m'avoir tenu compagnie tout au long de cette belle aventure.



Nous sommes à Andernos. C'est fini !

Epilogue

Ayant renvoyé le livret de pointage à l'US Metro, je recevais une lettre homologant mon "exploit" avec une invitation à la remise des médailles et des diplômes à Paris le 24 Novembre.

Guéri depuis longtemps de la "médaillite" par le stock de médailles et breloques diverses accumulées dans les dix premières années de mon quart de siècle de cyclotourisme et qui gisent quelque part au fond d'un tiroir, au premier abord je ne comptais pas m'y rendre (on m'enverrait bien tout cela par la poste). Mais l'occasion de profiter pour une fois d'un billet de congés payés et de permettre à mon épouse de passer un week-end à Paris chez son frère qui nous avait gentiment proposé de nous héberger nous incita à y aller quand même ; d'autant plus que j'étais curieux de voir la tête des autres participants.

Nous nous rendîmes donc à Paris le vendredi et le dimanche matin mon beau-frère nous déposa rue de Bercy, au QG de l'US Métro. La salle commençait à se remplir et avant de m'asseoir j'allai saluer l'ami Martinez (celui qui s'occupe de toute la paperasserie du Tour de France) pour le féliciter et le remercier de tout son travail bénévole, et aussi jeter un coup d'oeil sur tous les diplômes et médailles étalés sur la table.

A l'heure prévue la cérémonie commença et si j'avais été étonné par le nombre de personnes présentes, c'est que les organisateurs remettaient en même temps les médailles des Rayons du Métro. Lorsqu'on en arriva à celles du Tour de France, j'eus le plaisir de revoir nos deux acolytes d'Angoulême qui avaient donc bien fini leur tour. Un petit applaudissement de la salle saluait chaque heureux appelé : il y en avait de tous âges, mais la majorité avait dépassé la quarantaine. Un jeune couple était particulièrement méritant à mon avis, puisqu'ils l'avaient fait en cyclocamping : trimballer tout ce poids supplémentaire, monter et plier la tente tous les jours, faire son marché et sa cuisine, ça ne laisse vraiment pas beaucoup de temps pour se reposer des efforts de la journée ; ce n'est plus du cyclotourisme, c'est de l'esclavage !

Que l'on veuille refaire le Tour de France une deuxième fois, c'est naturel, une troisième fois, je comprends encore, mais quand on annonça pour un gars que c'était la seizième médaille qu'on lui remettait, alors là je ne comprends plus. Ce n'est pas tellement le côté coût de l'opération qui me sidère (faire le Tour de France n'est certes pas donné) mais il y a tellement d'autres choses à voir et à faire à vélo qu'une vie entière ne suffit pas ! Enfin, si cela lui fait plaisir ! Il était d'ailleurs venu à vélo et semblait pressé de repartir !

Les médailles et diplômes distribués on rangea les chaises de côté et l'on servit un apéritif d'honneur au cours duquel les différents lauréats purent se saluer et échanger leurs impressions de voyage. Celles-ci variaient en fonction :

- ♦ du voyage en groupe ou en solitaire
- ♦ du nombre de périodes (on peut le faire en trois périodes maximum mais la plupart le

font en une seule fois)

- ♦ du point de départ,
- ♦ de la date de départ qui conditionne
 - la circulation,
 - la disponibilité des chambres d'hôtel
 - les conditions climatiques (chaleur, froid, vent, pluie, voire neige !),
- ♦ du sens de rotation
 - les vents dominants viennent de l'ouest
 - certains cols sont plus durs dans un sens que dans l'autre : le col de la Faucille notamment !

mais tous étaient contents de l'avoir fait (qui ne le serait pas?).

Puis Nicole et moi traversâmes le pont sur la Seine pour rejoindre la gare d'Austerlitz, où nous déjeunâmes au buffet de la gare avant de reprendre le train pour Bordeaux. En plus de ma médaille et mon diplôme j'avais ceux d'André et je savais qu'il serait bien content lorsque je les lui remettrais.

Un An Après

André qui a réalisé le rêve de sa vie juste au moment de prendre sa retraite s'est maintenant assagi et ne pense plus qu'à des petites sorties.

Moi? J'aimerais bien refaire le Tour de France dans l'autre sens pour voir si c'est plus difficile, et puis peut-être une troisième fois dans le même sens que le premier pour voir si c'est aussi facile et agréable que la première fois.

Car s'il est une impression de ce Tour de France qui me reste et que je voudrais vous transmettre, c'est que plus qu'une épopée, ce fut une véritable promenade autour d'un des plus beaux pays du monde.

Léognan, Septembre 1986.

Annexe A. Statistiques

TOUR DE FRANCE RANDONNEUR

Organisation: U.S.Méto

Création: R. Chartrain et P. Gouny

Homologués			Ages			Méthode		Périodes		
Année	Total	Fém.	+ Agé	Moy.	- Agé	Solo	Groupes	1	2	3
1959 à 1969	112	3	74	33,5	16	68	6x3 1x4	88	17	7
1970	22	1	73	33,2	21	15	1x3 1x4	19	2	1
1971	9		74	47	23	9		5	2	2
1972	15		61	32,3	21	11	2x2	14	1	
1973	17	3	61	36,5	22	8	4x2 1xT	14	3	
1974	27	1	62	35,9	18	15	4x2 1x4	26	1	
1975	26		78	39	18	19	1x2 1x5	19	7	
1976	29	2	71	35,6	19	19	5x2	26	1	2
1977	35	1	56	36,3	25	12	9x2 1x3 1xT	27	5	3
1978	49							42	2	5
1979	40	3	61	35,2	22	16	6x2 1x3 1x9	18	5	17
1980	44	2	61	36,2	19	22	8x2 2x3	40	4	
1981	95	4	63	38,8	19	38	19x2 5x3 1x4	80	4	11
1982	72	1	62	39,2	20	39	12x2 3x3	58	5	9
1983	62	3	63	38,2	19	19	10x2 3x3 1x4 2x5	53	6	3
1984	71	3	60	41,3	19	33	8x2 1x3 2x4	62	7	2
1985	72	4	59	40,8	18	26	17x2 1x3	61	6	5

Annexe B. Renseignements Techniques

Le Vélo

Une randonneuse Claude Jarrige en Reynolds 7/10e, roues de 650B, pneus Wolber Super Randonneur, triple plateau TA 46-36-26, roue libre Maillard 14-16-18-21-24-28, dérailleurs Huret Duopar, gardeboues, éclairage Sanyo, selle Idéale 99 (Diagonale).

Les Bagages

Une grande sacoche de guidon (fabrication personnelle) H32 x L28 x P20 avec 10 poches extérieures (2 devant, 2 derrière et 3 de chaque côté), le tout contenant:

1. Trousse à Outils
 - ♦ Emplâtre (morceau de vieux boyau)
 - ♦ Rustines/rape
 - ♦ Dissolution Tip-Top
 - ♦ Petit tournevis
 - ♦ 3 clés plates Mafac
 - ♦ Clé à rayons
 - ♦ Clés Allen 5 et 6mm
 - ♦ Dérive chaîne
 - ♦ 2 câbles (frein et dérailleur)
 - ♦ 2 chambres à air neuves
 - ♦ Chiffon
2. Divers
 - ♦ Appareil photo (Rollei 35)
 - ♦ Antivol
 - ♦ Petite serviette éponge
 - ♦ 2 pinces à linge
 - ♦ Briquet à gaz
 - ♦ Canif/cuiller/fourchette
 - ♦ Ouvre-boîte/décapsuleur
 - ♦ Papier WC
 - ♦ Sacs en plastique (couvre pieds en cas de pluie)
 - ♦ Elastiques (pour fixer les précédents)
 - ♦ Housse plastique pour la sacoche en cas de pluie
 - ♦ Cordelette à linge (utile dans les hôtels)
3. Pochette à documents
 - ♦ Flacon "Dan-Up" (25cl) rempli de lessive liquide "Vizir"
4. Vêtements d'étape, de rechange, ou contre le froid
 - ♦ Chemisette ou Polo
 - ♦ Tee shirt
 - ♦ Pantalon léger
 - ♦ Chaussettes
 - ♦ Slips (2)
 - ♦ Short cyclo
 - ♦ Jambières
 - ♦ Pull marin
 - ♦ Moufles de ski légers (pour les descentes de cols)

5. Trousse de toilette

- ♦ Savonnette
- ♦ Dentifrice
- ♦ Brosse à dents
- ♦ Aspirine
- ♦ Applicateur cirage liquide
(pour chaussures)

Sur le Porte Bagages Arrière

- ♦ Poncho
- ♦ Blouson Goretex
- ♦ Pantalon Goretex
- ♦ 2 sandows

Combien Ça Coûte

En 1985, à deux, en prenant une chambre à deux lits et en prenant pratiquement tous nos repas au restaurant ou à l'hôtel ainsi qu'un deuxième petit déjeuner en cours de matinée et une pâtisserie/boisson au cours de l'après midi, le Tour nous a coûté 6.000 francs chacun.

J'ai exclu de ce chiffre le voyage Bordeaux Strasbourg et les quelques jours que j'ai passés en Alsace avant de reprendre la deuxième partie du Tour, mais sont compris dans ce chiffre tous les faux frais comme cartes postales (nombreuses) et les coups de téléphone journaliers à nos épouses.

La plupart des hôtels étaient du niveau VRP (j'évite le terme ** car un ** dans une grande ville comme Paris, Strasbourg ou Toulon coûte beaucoup plus cher qu'un ** à Delle ou à Argein. Disons que le prix des chambres a varié de 80 à 350F puisque par la force des choses nous avons dormi tantôt dans un * et une fois dans un ***.

Annexe C. Conseils, Trucs et Astuces

Mon épouse me dit que je ne dois pas faire la grosse tête et donner des conseils aux autres. Moi je pense au contraire que chacun peut bénéficier de l'expérience des autres et l'appliquer ou non, à son choix ; alors voici les principes, trucs et astuces qui m'ont permis de faire du Tour de France une balade agréable et non un supplice masochiste.

Le Premier Conseil

Tracez votre route sur la carte en grand détail, certes, mais surtout ne prévoyez pas à l'avance où vous allez faire étape.

Vous pouvez avoir le vent debout toute la journée, des pépins mécaniques, un retard le matin parce que votre vélo est enfermé et vous ne pouvez y accéder, plusieurs crevaisons à se suivre... Si vous essayez alors d'atteindre l'objectif que vous vous êtes fixé d'avance assis confortablement dans votre fauteuil l'hiver précédent au coin du feu, vous allez vous crever et vous vous en ressentirez pendant plusieurs jours.

Par contre vous pourriez avoir un départ ultra matinal, le vent dans le dos toute la journée et atteindre à 15h l'étape que vous aviez prévue pour 20h ou plus et ce serait dommage de ne pas profiter du reste de l'après-midi pour engranger quelques kilomètres de plus.

Sachez donc partir de bonne heure le matin (6h), rouler tranquillement toute la journée en prenant la vie comme elle vient.

Vers 16-17h arrêtez vous pour faire une petite pause rafraîchissante dans un bistrot. A ce moment-là, en regardant la

carte, vous saurez combien de kilomètres vous pensez encore faire avant de vous arrêter pour la nuit. Vous demandez alors l'annuaire du téléphone du lieu et vous regardez ce qu'il y a comme hôtels là où vous voulez vous arrêter et vous téléphonez pour réserver une chambre. Si le premier est plein, essayez-en un autre, voire dans une autre localité plus proche ou plus loin. C'est bien le diable si à cette heure-là vous ne trouvez pas quelque moyen de vous loger.

A chaque jour suffit sa peine...

Le Deuxième Conseil

Qui veut voyager loin ménage sa monture (ce n'est pas de moi !) et la monture, en l'occurrence, c'est vous.

Alors soyez modestes, oh ! très modestes. Montez des tout petits braquets (26x28 pour moi, soit 1m90 !) et servez-vous en !

Le secret du Tour de France agréable, c'est de rouler tranquillement du matin jusqu'au soir (nous aimons cela, n'est-ce pas) sans forcer, de manière à arriver le soir à l'étape fatigués, certes, mais d'une bonne fatigue et non pas épuisés. Si vous n'êtes que fatigués, une bonne nuit de sommeil vous retrouvera le lendemain matin aussi frais et dispos que la veille. Si vous êtes épuisés vous y resterez et ce sera fini.

Pour moi, le Galibier monte à 6% de moyenne et je mets tout à gauche afin d'arriver en haut presque aussi frais que je l'étais en bas. Six pour cent c'est six pour cent, alors si je monte une côte de 6% en Bretagne ou en Normandie ou dans les Ardennes, je mets exactement le même

braquet (tout à gauche) que pour les 6% du Galibier. C'est ça le secret de ne pas arriver fatigué le soir.

Si pour moi le Tour de France a été une promenade (je crois l'avoir fait ressortir dans le récit que vous venez de lire et si vous ne me croyez pas, vous pouvez demander à André si je raconte des salades), c'est précisément parce que je n'ai pas hésité un seul instant à mettre assez petit pour monter la moindre côte, où qu'elle soit en France, sans plus d'effort que si c'avait été du plat. J'en connais pourtant des gars (à commencer par André) qui ne condescendent pas à mettre le petit plateau s'ils ne sont pas en train de gravir un grand col des Alpes ou des Pyrénées, et pourtant pourquoi faire difficile quand on peut faire facile?

Voilà. Ma femme (qui me relit) va me dire que vous êtes assez grands pour savoir ce que vous avez à faire et que je fais la grosse tête. Moi j'ai dit ce que j'avais à dire. A vous de faire comme il vous plaira.

Trucs et Astuces

Le Maillot

Je n'utilise qu'un seul tee shirt en guise de maillot lors de tous mes voyages à vélo. Dès l'arrivée à l'hôtel le soir, je le rince à l'eau chaude dans le lavabo, je l'essore tout seul une première fois, puis je l'étale par dessus la serviette éponge fournie par l'hôtel et j'en fais un saucisson en les roulant ensemble l'un dans l'autre. J'essore alors ce saucisson en coinçant un bout sous mon pied et en tournant l'autre des deux mains et quand j'en ressors mon tee-shirt, il est à peine humide, comme s'il sortait d'une essoreuse. Il me suffit alors de le suspendre sur un cintre et il est sec au moment de l'enfiler le lendemain matin.

Si le temps est froid et humide, ce qui implique que les choses sèchent mal, je l'étale pardessus les couvertures au moment de me coucher et la chaleur montant du corps à travers les couvertures suffit pour le sécher à fond pendant la nuit.

Je rince aussi ma casquette, mais là, si elle n'est pas sèche le lendemain matin, je l'enfile quand même et elle a vite fait de sécher en roulant.

Le Short

Depuis plusieurs années j'utilise des shorts "Madison" fabriqués en Angleterre (ils sont disponibles depuis peu à la Boutique du Cyclo, rue de Naples, à Paris) qui ont l'avantage d'être en coton Elastiss, d'être taillés exprès pour une position assise, et surtout d'être garnis à l'intérieur non d'une peau de chamois mais de tissu éponge. Ce dernier évapore beaucoup mieux la sueur que la peau de chamois et depuis que je les utilise, je n'ai plus eu un seul bobo là où vous pensez.

J'en ai donc un sur moi et par temps chaud je le lave tous les deux jours (tous les 4 ou 5 jours si le temps est froid ou frais). Comme l'épaisseur de tissu et surtout le tissu éponge risque de mettre plus d'une nuit à sécher, j'en ai toujours un deuxième de rechange et si celui que j'ai lavé le soir précédent n'est pas sec, je l'étale sur la sacoche ou je l'épingle sous la selle pour qu'il sèche en roulant (vous aurez remarqué les épingles à linge dans ma liste de matériel !)

Voilà, je vous ai tout dit.

Bon voyage !